

Voir à l'intérieur notre grande planche en couleurs : LES CRIMES DE LA BANDE BONNOT - LES BANDITS A L'ŒUVRE

N° 214 (6^e Année-264)

REDACTION ET ADMINISTRATION
75, Rue Dareau, PARIS.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

ABONNEMENTS ET CONCOURS
75, Rue Dareau, PARIS.
On s'abonne dans tous les bureaux de poste.

PRIX : 10 CENT.

L'ŒIL DE LA POLICE

Publication nationale

Le Procès de la Bande Bonnot

Hebdomadaire



L'heure de la Justice a sonné!

Ce numéro contient une magnifique planche en 8 couleurs, mesurant 0 70 x 0 55. A NE PAS DÉCOUPER

Les Faits-Divers de la Semaine

VOLEURS PRÉCOCES. — Mal surveillés par leurs parents, familiers de l'école buissonnière, deux gamins d'une douzaine d'années rencontraient, ces jours-ci, une



jeune fille de dix-sept ans accompagnée de sa sœur. Un des gamins s'avança et lui demanda l'heure. Pendant qu'elle consultait sa montre, l'autre vaurien lui vola son réticule et les deux garnements prirent la fuite. LILLE.



GRAVE ACCIDENT. — Vers sept heures du soir un tramway, venant de Lille, arrivait au carrefour du Nouveau-Boulevard, quand un voyageur voulut descendre avant l'arrêt. A peine avait-il mis pied à terre qu'il était tamponné par la remorque et traîné sur une vingtaine de mètres. Il a dû subir l'amputation de la jambe gauche. LILLE.



CHEVAUX EMBALLÉS. — En passant dans une rue, une marchande de légumes entendit derrière elle un bruit de galopade. Trois chevaux du 3^e cuirassiers avaient échappé à leur conducteur et s'étaient emballés. La pauvre femme fut renversée et piétinée. Il fallut la reconduire chez elle en automobile. VOUZIEERS.

Un Anthropophage

Il n'est pas nécessaire d'aller voir au théâtre des pièces d'horreur pour se régaler d'idées et de situations rares.

Un Danois, récemment, eut la douleur de perdre sa femme. Selon le désir de la défunte, il fit incinérer et obtint l'autorisation de garder ses cendres.

Vous croyez sans doute qu'il les mit dans une urne sur son bureau? Non pas; poussé par son immense douleur, il chargea un chimiste d'extraire de ces cendres « le fer qu'elles contenaient » et il ingurgita ensuite ce fer sous la forme de pilules...

TOUS
les Evénements dramatiques,
les Faits sensationnels
du Monde entier
les Drames de l'amour et de la haine,
de la vie et de la mort,
sont racontés et illustrés
chaque Semaine
dans
L'ŒIL
DE LA
POLICE

Splendide Publication Hebdomadaire
Paraissant sur 12 grandes pages
et PUBLIANT
de nombreux Romans et Nouvelles
de détective et de police
amusants et captivants.
ILLUSTRATIONS EN NOIR ET EN COULEURS
En Vente Partout : **10^e le NUMÉRO**
CONDITIONS D'ABONNEMENT : FRANCE... 6 fr.
ETRANGER : 8 fr.
On s'abonne : 75, rue Dareau, PARIS (XIV^e)
Envoi franco d'un N^o spécimen sur demande.

PROCHAINEMENT

Nous commencerons la publication d'un nouveau roman

L'INCONSOLÉE

Du à la plume du célèbre romancier

■ JULES MARY ■

L'INCONSOLÉE, c'est la mère martyre, trahie par le mari, privée de son enfant. C'est l'histoire des petits vivant dans l'abandon, jetés au hasard des routes, guettés par le vice et par le crime.

Jamais, peut-être, l'auteur des *Briseurs de chaînes*, de *Fière de son crime*, de la *Goutte de Sang*, n'a rien écrit d'aussi angoissant que **L'INCONSOLÉE**.

LA BANDE TRAGIQUE

C'est le 3 février que passent devant les Assises de la Seine, les 20 complices des abominables gredins qu'étaient Bonnot, Garnier et Vallet.

Nos lecteurs trouveront dans ce numéro une grande planche en couleurs qui, au moment où les débats vont s'ouvrir, leur remettra en mémoire, dans l'ordre chronologique, les forfaits de ces bandits.

Un des inculpés ne comparaitra pas mardi devant les juges.

Il s'agit du nommé Rimbault : celui-ci est devenu fou.

En effet, depuis quelque temps, le malfaiteur donnait des signes de dérangement cérébral.

Le docteur Roubinowitch, chargé par le Parquet de l'examiner, a reconnu que l'inculpé était frappé d'aliénation mentale.

Rimbault, qui était incarcéré à la prison de la Santé, va être dirigé sur une maison d'aliénés.

Bien qu'il fit parti des vingt et un inculpés ayant participé aux nombreux crimes qui leur valent le surnom de « bandits tragiques », Rimbault était parmi eux un des plus effacés et son rôle ne fut que celui d'un comparse.

On ne put prouver, en effet, qu'il eût participé directement à aucun des attentats commis par la bande, et tout ce que l'accusation lui reproche, c'est, étant lié avec plusieurs d'entre eux, et notamment avec Carouy, de leur avoir donné l'hospitalité ou d'avoir facilité leur évasion.

Etabli quincailleur à Sevran-Livry, puis à Pavillons-sous-Bois, Louis Rimbault fut arrêté, il y a un an, le 20 janvier 1912, pour avoir aidé Carouy à déménager de Saint-Thibault-des-Vignes, une des nombreuses retraites éphémères du bandit belge.

Dans la maison qu'occupait Rimbault, à Pavillons-sous-Bois, la police découvrit, dans une perquisition, des timbres, des feuilles de timbres-quitance dont les numéros correspondaient à ceux dérobés à Romainville, lors du cambriolage du bureau de poste de cette ville, 13, rue Carnot, dans la nuit du 17 au 18 octobre 1911. Medge est, suivant l'accusation, un des principaux auteurs de ce cambriolage, les empreintes de ses doigts ayant été relevées sur un guichet. Carouy y aurait également participé. Louis Rimbault n'a jamais été condamné.

LES CHEFS D'ACCUSATION

Voici quels sont les chefs d'accusation : Assassinations, tentatives d'assassinat, tentatives de meurtre, violences à agents de la force publique suivies de mort, violences et blessures à agents, vols qualifiés, tentatives de vols qualifiés et complicité, port d'armes prohibées, association de malfaiteurs, avoir favorisé les auteurs des crimes en leur fournissant des instruments pour les commettre, des moyens de correspondre, des logements ou lieux de réunion, recel de malfaiteurs.

LE TRANSFERT AU PALAIS

En temps ordinaire, et lorsqu'il s'agit de détenus quelconques, une dizaine de jours avant l'ouverture des débats, le président des assises, pour s'éviter de longues pertes de temps, fait ordonner le transfert des inculpés de la Santé à la Conciergerie. Située, comme le Dépôt, à l'intérieur du Palais de Justice, la Conciergerie présente cet avantage que les inculpés sont placés immédiatement sous la main du président, et celui-ci n'a que quelques pas à faire pour se rendre de son cabinet à leur cellule.

Cette façon de procéder ne sera pas observée pour Carouy, Dieudonné, Simentof et leurs complices.

Après en avoir conféré avec M. le procureur général Fabre, M. le conseiller Couinaud a décidé, en effet, de laisser les accusés à la Santé jusqu'à la veille du procès. Cette mesure exceptionnelle a été prise en vue d'éviter les manifestations auxquelles pourraient se livrer les amis des détenus, lors du transfert de ceux-ci, et dans le but aussi de prévenir toute tentative d'évasion, que rendrait possible le transport en voiture cellulaire d'un nombre aussi important d'individus.

C'est donc aujourd'hui, samedi, ou demain seulement que les locataires de la Santé seront amenés au Palais de Justice. L'opération s'effectuera par petits paquets et sous la garde de nombreux municipaux et inspecteurs de la Sûreté. L'itinéraire que suivront les voitures sera étroitement surveillé par la police.

A la Conciergerie, chaque accusé sera placé dans une cellule spéciale pour qu'il ne puisse converser à aucun moment avec ses codétenus. Isolément aussi, avant l'audience, il pourra, si bon lui semble, faire une courte promenade dans la courlette attendant à chacune des cellules. Toutes ces courtelles aboutissent à la cour centrale de la Conciergerie, dont elles ne sont séparées que par un mur. C'est par là que s'évada, au lendemain de sa condamnation, le 18 novembre 1911, le cambrioleur Romeuf, le seul prisonnier qui soit jamais parvenu à échapper de la Conciergerie.

Pour éviter que les accusés du prochain procès ne soient tentés de suivre son exemple, un poste militaire sera établi dans la cour centrale, et des factionnaires garderont jour et nuit, à l'intérieur du Palais de Justice, toutes les issues pouvant indirectement communiquer avec la prison. De jour et de nuit aussi, les gardiens du service pénitentiaire, dont le nombre actuel sera renforcé, exerceront à l'intérieur et autour de chaque cellule une surveillance efficace.

Le sang-froid d'un homme d'équipe

Une rame de 42 wagons, par suite d'une rupture d'attelage, descendait à une allure folle la rampe en déclivité très accentuée de Morteaux-Coulbœuf à Vendœuvre-Jort. Le chef de gare de Morteaux prévint de l'accident par téléphone son collègue de Vendœuvre-Jort et aussitôt l'on tenta d'arrêter le convoi, au moment où il atteindrait la station; mais, emporté par son propre poids, ce dernier n'était arrêté ni par les pierres ni par les traverses mises sur les rails.

C'est alors qu'un homme d'équipe de la gare de Vendœuvre-Jort, à 7 kilomètres de Saint-Pierre-sur-Dives, M. Bonaventure, âgé de trente-six ans, marié et père de trois jeunes enfants, s'élança sur le marchepied d'une vigie et fut assez heureux pour s'y cramponner; puis il grimpa dans la vigie et put serrer les freins. Grâce à son courage, le convoi emballé ne tarda pas à s'arrêter. M. Bonaventure fut chaleureusement félicité.

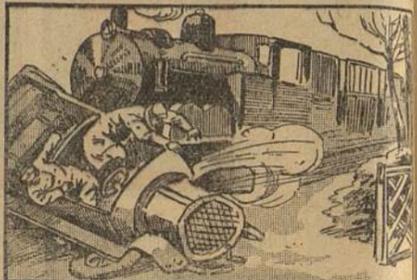
Une femme courageuse

Poussant sa petite voiture, une marchande des quatre-saisons, Mme Marie Boucher, se trouvait avenue Victoria. Soudain des cris éclatèrent : un cheval emballé parcourt l'avenue, se dirigeant droit sur un groupe de gamins affolés. La brave marchande n'hésite pas : elle bondit, empoigne le cheval aux naseaux. La bête se débat, mais Mme Boucher ne lâche pas prise, et l'animal, dompté, s'arrête.

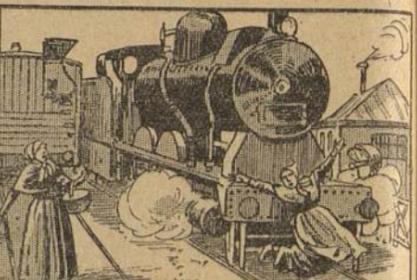
Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

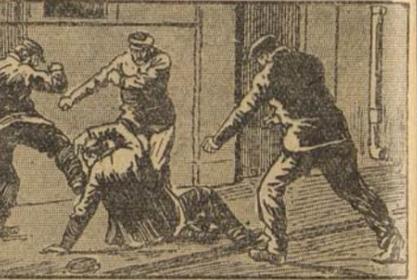
UN TAMPONNEMENT. — A neuf heures du soir, au passage à niveau de Corné, près de Buzé, la locomotive d'un train régulier tamponna une auto contenant deux



voyageurs. Tous deux ont été gravement blessés. La voiture a été mise en miettes. L'accident est dû, dit-on, à l'imprudence des victimes. SAUMUR.



BOYÉE PAR UN TRAIN. — En se rendant au marché de Pavilly en compagnie d'une voisine, une cultivatrice arriva à un passage à niveau au moment où un train de marchandises se croisait avec un autre. La cultivatrice, qui est sourde, traversa les voies sans faire attention au second train. Elle fut réduite en bouillie par la locomotive. PAVILLY.



ÉTRANGE AGRESSION. — Au moment où un livreur rentrait chez lui, vers onze heures du soir, trois individus en humeur de s'amuser se jetèrent sur lui sans aucune provocation, et le rouèrent de coups. Le pauvre homme, sérieusement blessé, prévint la police. Mais, jusqu'à présent, les recherches ont été vaines. BORDEAUX.

La foule s'empresse autour de la courageuse femme; elle est blessée; un des brancards de la voiture lui a fortement contusionné le côté droit. On la porte à l'Hôtel-Dieu, où on lui donne des soins. On veut la garder, mais elle refuse. Elle n'a pas le temps de se soigner; veuve à trente-quatre ans, elle a cinq gosses qui l'attendent en son humble logis, au numéro 5 du passage Saint-Michel, et elle s'en va, un peu inquiète, disant : « Pourvu qu'on ne m'ait pas volé ma voiture ! » Devant le commissariat de M. Beaurain, elle retrouve son bien, surveillé par un gardien de la paix qui lui demande des nouvelles de sa santé et, avec un bon gros rire, lui tend quelque monnaie, disant : « Pendant que vous n'étiez pas là, j'ai fait marcher le commerce. Ils voulaient tous m'acheter ! »

Tous centenaires

Le comte Okouma, ancien président du conseil du Japon, qui soutient la thèse qu'avec un régime rationnel tout homme pourrait atteindre l'âge de 125 ans, a fondé une association appelée « Hyakiounoun-Kai », ce qui veut dire : réunion des centenaires.

Pour y être admis, il faut avoir dépassé l'âge de 80 ans.

La première assemblée de ces macrobites a eu lieu au palais du comte Okouma. Il y avait environ cinq cents vieillards venus de tous les coins du Japon.

Le comte Okouma qui présidait la réunion a ouvert la séance par un discours dont les beautés n'ont pu être savourées par beaucoup d'assistants, malgré les cornets acoustiques qu'ils avaient apportés. L'orateur a été souvent interrompu par la voix chevrotante de Nami Shimeoka, le doyen de l'assemblée, qui à chaque instant s'écria : « C'est moi qui ai atteint 113 ans ! Messieurs, j'ai 113 ans tel que vous me voyez. »

A part ça tout s'est bien passé et les assistants n'ont pas fait preuve de trop de fougue ni de trop de turbulence.

LA MAIN ET LA BAGUE

Grand roman policier

PAR A. K. GREEN

(Traduction de J. Heywood)

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PARUS — Une femme, M^{me} Clemmens, a été assassinée, dans la petite maison qu'elle occupe, à Sibley, en Pensylvanie. On ne possède aucun indice permettant de mettre la justice sur la trace du criminel. Mais on trouve étrange l'attitude d'une jeune fille, miss Darrell. Le détective Byrd n'est pas éloigné de la déclarer coupable. Il ne se laisse pas influencer par ses soupçons et il en arrive à surveiller un jeune homme, Cyrille Morgan. Sur les lieux du crime, on a trouvé, en effet, une bague lui appartenant, mais que miss Darrell a réclamée. Morgan est arrêté et comparait en cour d'assises. Cependant Byrd n'est pas convaincu et propose de faire poser une question à miss Darrell. — Laquelle ? lui demande-t-on.

CHAPITRE XXVI *

LA CONTRE-ÉPREUVE (Suite).

— Ce serait de lui demander où elle se trouvait le matin du crime.

— Je croyais qu'elle avait passé la matinée dans l'observatoire de la villa Darling ?

— C'est le renseignement que m'avait donné la bonne du professeur, mais j'ai appris depuis que miss Darrell avait dû étudier seule, ce jour-là, M. Darling étant souffrant.

— Vous n'avez pas demandé à quelle heure elle est partie ?

— Si je l'ai demandé ! Je n'étais là que pour le savoir. Tout ce que j'ai pu apprendre, c'est qu'elle n'y était plus vers midi, heure à laquelle la brave Mariette est montée pour lui demander si elle comptait rester à déjeuner. Elle avait dû partir par l'escalier de la tourelle, qui communique directement avec le jardin.

Le visage de M. Byrd se rembrunit singulièrement.

— De sorte que pendant qu'on la croyait enfermée là-haut ?... fit-il lentement.

— Elle était peut-être à courir les bois ! conclut le policier en hochant la tête d'un air entendu.

— Hickory ! fit M. Byrd avec décision. Il ne faut pas que M^e Ormond puisse prouver sa thèse !

— Comment l'en empêcher ?

J'espère démontrer, en le faisant moi-même, qu'il est possible d'accomplir le trajet de la maison Clemmens à la gare de Monteith en moins d'une heure vingt-huit minutes.

Le policier considéra un instant la poitrine un peu étroite de son compagnon.

— Vous ne pourrez pas, fit-il en secouant la tête. Pas assez de souffle, mon cher, vous seriez vanné avant d'être sorti du bois. C'est moi qui dois me charger de cette besogne.

— Vous ?

— Parfaitement. Les courses de fond, c'est ma spécialité, comme la vôtre, c'est le dessin. Il faudra que je vous montre un jour les coupes et les médailles que j'ai ramassées à ce petit jeu-là. Si je n'arrive pas à couvrir la distance dans le temps voulu, c'est que la chose n'est pas faisable, voilà tout.

— Alors, vous consentiriez à en faire l'épreuve ?

— Plutôt deux fois qu'une.

— Demain matin ?

— Avant l'audience. Si je ne suis pas de retour pour l'ouverture, vous me garderez ma place.

— C'est entendu. Je souhaite seulement que vous réussissiez.

Hickory avait pris un air pensif.

— Il y a quelques jours, songeait-il intérieurement, ce garçon-là ne jurait que par Morgan. Aujourd'hui, il ferait tout au monde pour le voir condamner. On se demande pourquoi ?

* Voir les numéros 149 à 213.

— Hickory, reprit M. Byrd, après quelques instants de silence, M^e Ormond doit se sentir bien sûr de son fait, pour avoir adopté ce système de défense.

— Je m'en doute.

— Il a pu employer de bons coureurs. Si donc vous voulez avoir quelques chances de réussir, là où ses experts ont échoué, il s'agit de bien vous rendre compte du chemin à prendre et des obstacles à surmonter.

— Je crois les connaître suffisamment.

— La meilleure manière de s'en assurer, c'est de les repasser dans votre esprit. Tenez, nous voilà devant l'hôtel. Montons dans ma chambre, où vous essaieriez de me décrire le parcours pendant que j'en ferai le croquis. Une heure passée maintenant, le crayon à la main, peut vous éviter, plus tard, une erreur qui vous coûterait plusieurs minutes.

— Excellente idée ! opina Hickory. Mettons-y tout de suite.

Quelques instants après, les deux amis étaient installés à la table de M. Byrd, une grande feuille blanche devant eux.

— Allons ! fit le détective, commencez votre description, je dessinerai à mesure.

— Bon, répondit l'autre, se penchant pour suivre de l'œil les mouvements du crayon. Je pars de la porte de la salle à manger — un carré pour la maison, Byrd, au bas de la page, vers la gauche, et un pointillé pour le chemin que je suivrai — je gagne en courant la porte-barrière qui donne sur le terrain vague. Je la franchis d'un bond, pour aller plus vite, je traverse le marécage et j'arrive à la lisière du bois.

— Bon commencement, approuva M. Byrd, tout en traçant les lignes nécessaires.

— J'ai soin de pénétrer en un point où les arbres sont moins serrés, je trouve un sentier qui oblique légèrement à droite et qui me mène à la clairière — une petite ellipse pour la clairière, avec un point pour la hutte. Je m'arrête, une seconde, pour entrer dans la cabane...

— Pourquoi faire ?

— Pour prendre la valise que je compte y déposer ce soir.

— Une valise ?

— Oui, Morgan portait un sac de cuir contenant son modèle.

— C'est vrai, mais enfin... ?

— Cela devait le gêner pour courir. Il faut bien, en toute justice, que je m'embarrasse de la même façon, n'est-ce pas ?

— Admettant.

— Bien. Je ressors en toute hâte de la cabane et je rentre dans le sous-bois par le sentier qui se trouve derrière... mais que faites-vous donc, Byrd ?

— Je note quelques points de repère, fit le détective dont le crayon se promenait du côté opposé de la feuille. Voici d'abord le sentier que j'ai pris lors de ma première visite. Il mène à West Ridge : c'est par là qu'est venue miss Darrell, le jour de l'orage. Et puis, attendez que je mette aussi la villa Darling, d'où l'on a vue sur toute la vallée, y compris la maison

Clemmens. Cela pourra nous aider à comprendre... ?

— Quoi donc ? s'écria Hickory avec méfiance.

M. Byrd secoua la tête sans répondre. Puis, ayant fini de crayonner, il reprit, en indiquant l'emplacement de la cabane.

— C'est ici que vous rentrez dans le bois, disiez-vous...

Docilement, le policier continua :

— Je suis un sentier à angle droit de celui par lequel je suis entré dans la clairière, mais je suis obligé d'aller plus doucement, attendu que le terrain est rocailleux et glissant. J'arrive dans un espace ouvert, tout envahi par les ronces... Diable ! me voilà bien embarrassé !

— Pourquoi donc ?

— Je ne me rappelle pas la direction que prend le sentier, à ce moment-là : il est complètement caché par les broussailles.

— Je peux vous le dire, moi. Il décrit une courbe sur la gauche pour rentrer dans le bois auprès d'un grand sycamore, qui vous servira de point de repère : vous ne pouvez pas vous tromper.

— Bon, cela ! Mais il me faudra du temps pour traverser cette coupe, à cause des lianes et des ronces où l'on s'embarrasse à chaque pas.

— Après ?

— Je débouche sur la route forestière, qui descend en ligne droite jusqu'au bord de l'eau

— un double trait pour la route, que le pointillé doit suivre jusqu'à la rivière.

— C'est fait.

— Ici je me perds complètement. Je sais seulement qu'on voit, sur l'autre rive, la grande route qui mène à la gare. Mais comment y arriver, c'est une autre affaire !

— Je vais vous le montrer, fit Byrd, en notant rapidement le relevé de la grande route et de la rivière. Malheureusement il ne faut pas songer à traverser directement : il n'y a aucun bateau dans ces parages. Il faut remonter, le long de la berge, jusqu'au pont que vous voyez ici. Surtout ne vous amusez pas à chercher un raccourci : il n'en existe aucun. Les taillis sont tellement épais que vous y perdriez un temps énorme. Par exemple, une fois que vous aurez traversé le pont...

— Je n'ai qu'à galoper sur la route, fit le policier en regardant d'un œil critique le dessin que venait d'achever M. Byrd. C'est égal, mon cher, j'ai peine à croire que Morgan ait pris un chemin aussi long. Vous dites qu'il n'y a aucun raccourci ?

— J'en suis certain. Rappelez-vous, d'ailleurs, l'insistance qu'a mise M^e Ormond à faire déclarer par le chef de gare que si le prévenu avait eu, en arrivant à Monteith, l'air échauffé et las d'un homme qui a fourni une longue course, en revanche ses vêtements n'étaient ni déchirés, ni tachés de boue. L'idée ne m'en est pas venue sur le moment, mais c'était évidemment pour établir que Morgan avait dû suivre la route que nous venons d'étudier, attendu que pour faire autrement, il eût été contraint à traverser des marécages où il se serait crotté jusqu'aux genoux, ou bien des halliers dont les branches lui auraient mis les vêtements en lambeaux.

— C'est juste, dut reconnaître Hickory. Enfin !... Nous verrons demain si avec un peu d'esprit et une paire de bonnes jambes nous ne réussirons pas à démolir le raisonnement de M^e Ormond.

CHAPITRE XXVII

TÉMOINS A DÉCHARGE.

La séance du lendemain fut consacrée, d'abord, à l'audition de certains témoignages recueillis déjà lors de l'enquête du coroner, mais que l'accusation n'avait pas cru devoir faire ressortir, n'étant pas intéressée à fixer, à une minute près, l'heure à laquelle M^{me} Clemmens avait reçu le coup mortel.

(La suite au prochain numéro).

Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

UN « BONNOT ». — Des jeunes gens avaient été le dimanche à la Capelette. Après de nombreuses stations dans divers cabarets, vers onze heures et demie du soir, une discussion s'éleva entre deux d'entre eux.

Le premier, sortant un revolver, tira sur son camarade, qui tomba mort. Le meurtrier se réfugia dans son garni et s'y barricada. Les agents arrivèrent et le sommèrent de se rendre. Il leur répondit par un coup de revolver. Un des agents tira alors quatre balles par une lucarne de la chambre et l'assiegea pour un grand cri.

La porte enfoncée, les policiers trouvèrent le cadavre du meurtrier au pied de son lit.

MARSEILLE.



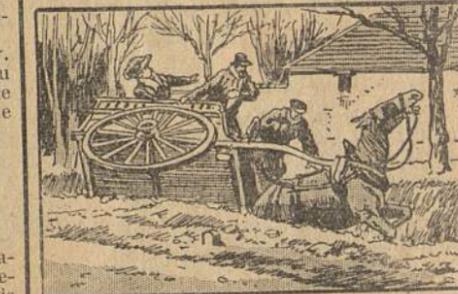
TOMBÉE DANS UN Puits. — Penchée sur la margelle du puits de son habitation, une lavandière cherchait à atteindre du linge qui était tombé à l'eau. Elle se pencha si bien qu'elle finit par perdre l'équilibre et tomba dans le puits profond de 5 mètres. L'eau amortit la chute. Le puits étant boisé et non encore maçonné, la lavandière put se sauver en grimpaant après les étais.

FRUGÈRES-LES-MINES.



CHUTE MORTELLE. — Deux ouvriers maçons qui travaillaient à la construction de fours à chaux sont tombés, par suite de la rupture de l'échafaudage sur lequel ils étaient montés. Les pauvres gens, qui ont fait ainsi une chute de 12 mètres, ont été transportés à l'hôpital dans un état désespéré.

ALBI.



ACCIDENT DE VOITURE. — Accompagné de sa fille un négociant revenait de faire une course dans une voiture conduite par le voiturier lui-même. En cours de route, le cheval, effrayé, fit un brusque arrêt et le véhicule versa dans un fossé. Par une chance inespérée, les voyageurs n'ont eu que des contusions.

GIGNY.

AU TRIBUNAL CORRECTIONNEL

Un Mendiant ingénieux

Isidore Roupignard, déjà quatre fois condamné pour mendicité et simulation d'infirmités, est appelé à répondre de nouveau du même délit.

On lui reproche d'avoir sollicité la charité publique et tenté d'apitoyer les passants en contrefaisant l'ouvrier blessé ; Roupignard mendiait après s'être enveloppé la tête et les mains avec des linges ayant l'apparence de pansements.

Le président l'interroge rapidement :

— Votre âge ?

LE PRÉVENU. — Vous ne commencez pas par me demander mon nom ? C'est donc que vous me connaissez ?

M. LE PRÉSIDENT. — Je vous conseille de vous montrer respectueux envers le tribunal.

LE PRÉVENU. — Y a pas plus respectif que moi, mon président. Mais d'habitude, on demande toujours le nom avant...

M. LE PRÉSIDENT. — Eh bien, je vous le demanderai après si cela me convient !

LE PRÉVENU. — Je n'ai jamais été présidé comme ça !

M. LE PRÉSIDENT. — Taisez-vous... Ou plutôt répondez-moi.

LE PRÉVENU. — Comme ça vous fera plaisir... Tout à vos ordres.

M. LE PRÉSIDENT. — Trop aimable, vraiment ! Voyons, reconnaissez-vous avoir mendié ?

LE PRÉVENU. — Moi ? Ah ! ça, par exemple, jamais de la vie !

M. LE PRÉSIDENT. — Vous n'avez pas mendié ?

LE PRÉVENU. — Pas le moins du monde.

M. LE PRÉSIDENT. — Le rapport de l'agent est cependant formel : il vous a vu tendre la main.

LE PRÉVENU. — Eh bien, il en a une santé !

M. LE PRÉSIDENT. — Vous persistez à nier ?

LE PRÉVENU. — Si je persiste ! Je crois bien ! Il est clair que je ne pouvais pas tendre la main puisqu'elle était enveloppée !

M. LE PRÉSIDENT. — C'est juste, mais enfin, cela ne vous empêchait pas de mendier ; vous sollicitiez l'aumône.

LE PRÉVENU. — De l'œil, seulement, mon président ; j'étais comme qui dirait un mendiant à l'œil... pas plus. Je ne disais rien, je ne me plaignais pas, mais j'avais l'œil triste.

Quand on n'est pas heureux, n'est-ce pas, quand on a l'œil triste. Alors, les gens qui me voyaient

LE SECRET DE GERMAINE

Grand roman dramatique

PAR LOUIS BOUSSENARD

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PARUS. — Le comte de Montdieu, viveur effréné, s'est épris de Germaine, une modeste fille du peuple. Il n'hésite pas, grâce à la complicité d'un individu nommé Bamboche, à enlever la jeune fille et à la violenter. La pauvre enfant tombe gravement malade, et comme elle dénonce le crime dont elle a été victime à la religieuse qui la soigne, le comte fait empoisonner celle-ci. Désespérée, Germaine se jette à l'eau; elle est sauvée par le prince Beresoff, qui devient amoureux d'elle et qui la protège avec l'aide de Bobino, un ami d'enfance de la jeune fille. Germaine retrouve ses sœurs; mais le prince est ruiné par le comte, et suggestionné par lui, il déclare ne plus aimer Germaine. Pendant ce temps, un de ses amis, le peintre Vendol, s'éprend de Suzanne, fille de Montdieu. Il rencontre la jeune fille au moment où elle est insultée par un individu, coureur de jupons. Il va à l'insolent, lui ordonne de passer son chemin; mais l'insolent résiste.

DEUXIÈME PARTIE

La Haine

XVI (Suite).*

En bourgeois obèse et sans doute lâche, il voulut parlementer, n'osant déjà plus insulter, en voyant qu'il avait un homme devant lui :

— De quel droit vous permettez-vous ?...

L'inconnu au feutre gris répondit par deux coups de poing bien espacés, pan !... pan !... comme le doublé d'un chasseur.

L'un et l'autre arrivèrent avec une précision mathématique sur chacun des yeux de l'insulteur, qui, instantanément, gonflèrent et passèrent au violet.

Aux trois quarts assommé, la cervelle à l'envers par le choc, oscillant comme s'il allait tomber, il essayait déjà de se dérober pendant que son camarade relevait de bas en haut son chapeau qui lui rebroussait au passage le nez et les oreilles.

Mais la main du boxeur, une main très blanche et très fine, empoigna vigoureusement le col et la cravate et fit un demi-tour.

— Allons ! demandez pardon ! cria d'une voix sourde, que la colère faisait trembler, le jeune homme.

L'autre hésita. La main fit un tour complet. Le coquin blêmit à croire qu'il allait être asphyxié.

Il put râler :
— Pardon !... grâce !... vous m'étranglez.

L'étreinte de l'inconnu se desserra, et l'insulteur, projeté rudement, alla s'abattre sur la chaussée juste sur son chapeau qui s'aplatit en accordéon, avec un crac lamentable.

Tout cela n'avait pas duré vingt secondes.

Le rude jouteur qui venait d'accomplir ce tour de force souriait à la jeune fille, qui, elle aussi, souriait doucement, très émue, et déjà prête à demander grâce pour ceux qui lui avaient manqué grossièrement.

Il s'approcha d'elle, se découvrit respectueusement et lui dit :

— Mademoiselle, veuillez me faire l'honneur d'accepter mon bras.

« Je vous conduirai où vous voudrez... Avec moi vous n'aurez rien à craindre... car vous n'aurez pas de serviteur plus zélé ni plus respectueux.

Disant cela, il fixait sur elle ses grands yeux clairs, vifs, bons et résolus, où luisait un regard plein de dévouement et d'admiration.

D'emblée elle fut conquise par ce regard franc, par cette voix chaude et sympathique. Elle vit qu'elle pouvait se fier à cet inconnu qui était réellement un galant homme, et, sans hésiter, passa son bras sous le sien.

Déjà un rassemblement se formait. Deux camions venus en sens inverse s'arrêtaient. Un apprenti, qui tirait une voiture à bras, stoppait, heureux de muser un peu avec cette ferveur du gavroche en présence des événements de la rue.

Des femmes d'ouvriers qui passaient souriaient en présence du dénouement et trouvaient que ça faisait tout de même un joli couple.

Une marchande au panier blaguait le

Voir les numéros 186 à 213

gros homme qui pouvait à peine se relever.

— Ben ! de quoi, t'as étrenné, mon pauvre vieux.

« Fallait pas faire endêver c'te jeunesse... »

« Voici une carte... »

Le jeune homme se retourna, le toisa de haut en bas avec un mépris écrasant :

— Vous voulez absolument vous battre ?

— Certainement !...



LE SECRET DE GERMAINE. — Enfin sa mère revint. Il l'interrogea d'une voix toute changée.

— C'est l'autre qui y a joliment arrangé ça, disait en riant un des charretiers.

L'apprenti ramassait le chapeau et le présentait gravement au rossé, en lui disant :

— Dites donc, m'sieu ! votre boîte à cornes a rien besoin d'un coup de fer. « Bien des choses à vot' dame... si elle est gentille... »

L'homme, coiffé jusqu'au menton, avait fini par retirer son chapeau.

Enfin, soustrait au supplice grotesque et tenace qui lui enlevait tous ses moyens, il voulut faire le malamore.

Il fouilla dans ses poches, y prit un porte-cartes, et courut après le couple qui s'était éloigné déjà d'une dizaine de pas.

Il interpella le protecteur improvisé de la jeune fille et cria de cette voix de l'homme qui veut se griser de ses paroles :

« Vous m'avez frappé... vous m'en rendez raison... »

« Je ne me laisse pas violenter, moi !... »

— C'est bien !

« J'accepte votre carte... voici la mienne. »

« Maintenant, laissez-moi vous dire que vous posez pour la galerie... et vous n'avez pas envie de vous battre. »

« Vous êtes un drôle et l'homme qui insulte les faibles est un lâche... »

« Oui, vous êtes un lâche, car je suis certain que vous n'enverrez pas vos témoins chez moi. »

« Mais faites bien attention que je ne vous retrouve jamais, car je vous arracherai les oreilles. »

Le drôle s'en alla, couvert des huées des spectateurs auxquels ses gestes de bravache n'en imposaient point, malgré la retraite honorable qu'il avait essayé d'opérer.

Le jeune homme offrit à la jeune fille de faire approcher une voiture. Elle refusa, un peu émue encore, lui dit qu'elle demeurait non loin de là, au couvent des

Dames de la Visitation, et le remercia de sa courageuse intervention.

Ils prirent à pied le chemin du couvent, parlant avec abandon, éprouvant à trouver ensemble un charme singulier.

Le jeune homme apprit à sa compagnie qu'il était peintre, qu'il demeurait aux environs avec sa mère, et qu'il s'appelait Maurice Vendol.

Elle, de son côté, lui dit son nom, Suzanne de Montdieu, et lui raconta quel concours de circonstances elle avait fait temporairement le couvent.

Ils arrivèrent en dix minutes à la porte de la maison religieuse, étonnés l'un et l'autre de s'être en quelques minutes raconté leur vie, comme s'ils se connaissaient déjà depuis longtemps, et heureux de cet incident banal qui les avait réunis peut-être pour la vie.

Au moment de prendre congé de la jeune fille, Maurice s'inclina respectueusement, pendant qu'elle lui jetait dans un sourire qui l'enivra quelques mots de gratitude émue.

Et quand il fut seul dans la rue déserte, Maurice éprouva une sensation étrange et délicieuse. Il lui sembla que sa vie laborieuse, entièrement consacrée à l'amour pour sa mère et à sa passion de l'art, venait tout à coup de s'élargir. Un élément nouveau s'y mêlait dès lors intimement, sans pour cela faire tort aux autres, et la remplissait à tel point qu'il ne désirait plus rien au monde, tant son bonheur de vivre était complet.

Il rentra chez lui en proie à une émotion exquise, crayonna en quelques larges coups les traits de celle qu'il ne connaissait pas deux heures auparavant et s'écria, le cœur battant :

— Mais, je l'aime !

Madame Vendol ne fut pas longtemps à s'apercevoir que son fils avait quelque chose.

Non pas qu'il cessât d'être l'enfant bon et affectueux qui l'adorait. Bien au contraire. Sa tendresse était devenue, s'il est possible, plus expansive, mais avec quelque chose de nerveux et de crispé.

En outre, son humeur n'était plus comme autrefois égale. Joyeux comme un grand enfant que rien ne préoccupait, il eut brusquement des heures de sonnerie silencieuse pendant lesquelles demeurait concentré en lui-même, ne voyant plus, n'entendant plus.

Puis de soudains éclats d'une gaieté exubérante et que rien ne semblait motiver coupaient comme une fanfare cette mélancolie.

Il travaillait peu et mal, voulait s'acharner, gâchait des toiles, essayait un peu de musique, taquinait les touches de son piano et retombait dans ses rêveries.

Ces symptômes n'avaient rien de bien grave pour un jeune homme de vingt-trois ans passés, et madame Vendol reconnut facilement les causes.

En mère prudente, affectueuse et qui a toujours été la meilleure amie de son fils, elle l'interrogea, le confessa et lui fit sans peine avouer la vérité. Maurice était amoureux.

Et le jeune homme, qui, pendant trois jours, avait été absorbé, tout en étant préoccupé de cacher cet état d'âme, raconta d'un trait à sa mère son aventure dans la rue de la Santé, sa rencontre avec une jeune fille inconnue et la correction administrée à deux rustres qui l'insultaient.

Madame Vendol hochait gravement la tête, à demi rassurée au fond, et comptant que son fils n'avait pas été la duppe d'une aventurière.

LES PLUS GRANDS BANDES DES TEMPS MODERNES

La bande Bonnot-Garnier-Vallet

L'HISTORIQUE D'UNE AFFAIRE CÉLÈBRE

I. - L'ATTENTAT DE LA RUE ORENER

La Cour d'assises de la Seine doit se prononcer sur une affaire qui demeurera de ces causes les plus célèbres.

Les sinistres exploits de la bande organisée par Bonnot, l'ancien directeur d'un café, en effet, les crimes des Cartouche et des Mandrin.

Ces derniers opérèrent à une époque où la police n'existait pas ainsi dire, ou les moyens de communication étaient nuls.

Malgré les découvertes nouvelles, les bandits qui s'étaient faits les complices de Bonnot purent, pendant six mois, accomplir les crimes les plus monstrueux et se rir de la Justice.

Étant données l'importance de cette affaire et l'émotion qu'elle a produite en France et à l'étranger, nous croyons devoir remettre sous les yeux de nos lecteurs l'histoire des forfaits des chauffeurs tragiques.

UN GARÇON DE RECETTE ATTAQUÉ

Le 21 décembre 1911, Paris apprenait avec stupéur qu'en plein jour, rue Ordener, des hommes venus en automobile, avaient attaqué à coups de revolver un garçon de recette, l'avaient dévalisé, laissé pour mort, et toujours au milieu de la nuit, fusillant à droite, à gauche, étaient remontés dans leur voiture et avaient disparu par les petites rues avoisinantes.

C'était un coup d'audace inouï. Les bandits s'étaient en tous les matins, le garçon de recette de la succursale AB de la Société Générale avait été tué au siège central de la rue de Provence avant de se rendre à l'agence de rue Ordener. Il y prenait les titres, les fonds et le courrier destinés à son directeur. Puis, en compagnie de son collègue de l'agence de rue Ordener, il allait prendre, place de la Trinité, le tramway d'Enghien qui le déposait à l'angle de la rue Ordener et de la rue Darnatour.

Les bandits s'étaient en tous les matins, le garçon de recette de la succursale AB de la Société Générale avait été tué au siège central de la rue de Provence avant de se rendre à l'agence de rue Ordener. Il y prenait les titres, les fonds et le courrier destinés à son directeur. Puis, en compagnie de son collègue de l'agence de rue Ordener, il allait prendre, place de la Trinité, le tramway d'Enghien qui le déposait à l'angle de la rue Ordener et de la rue Darnatour.

Les bandits s'étaient en tous les matins, le garçon de recette de la succursale AB de la Société Générale avait été tué au siège central de la rue de Provence avant de se rendre à l'agence de rue Ordener. Il y prenait les titres, les fonds et le courrier destinés à son directeur. Puis, en compagnie de son collègue de l'agence de rue Ordener, il allait prendre, place de la Trinité, le tramway d'Enghien qui le déposait à l'angle de la rue Ordener et de la rue Darnatour.

avec lui, les cent mètres qui séparent la succursale de l'arrêt du tramway.

Depuis quelques jours, le garçon de recette habituel était en congé, et c'était un employé du siège, Ernest Gabry, qui le remplaçait. Le 21 décembre, au matin, M. Gabry était donc descendu du tramway Trinité-Enghien à la halte de la rue Darnatour où il avait retrouvé le démarcheur Alfred Pesmann.

En compagnie de ce collègue, le garçon de recette se dirigea vers la succursale qui se trouve rue Ordener, à l'angle de la petite cité Nollez. Les deux employés étaient arrivés devant la boutique d'un fruitier, assis au 148, de l'autre côté de la cité, lorsque, soudain, un homme descendit d'une automobile qui roulait doucement le long du trottoir.

Pendant que le malheureux garçon de recette tombait atteint par les trois projectiles, l'agresseur se précipitait sur lui et lui arrachait son portefeuille contenant les titres et un bon rendement 5.500 francs qu'il emporta en se précipitant. Mais le misérable voulut en vain arracher la sacoche contenant 20 000 francs en billets de banque, que sa victime étranglait.

Quelques commerçants du quartier général, attirés par les détonations, sortaient de l'établissement, le bandit lâcha sa proie et s'éleva sur le marchepied de l'automobile qui, durant cette scène d'excès de vitesse, n'avait pas cessé de rouler et sur le siège de laquelle se trouvaient deux autres individus.

Et, comme ses employés de la Société Générale, attirés par les détonations, sortaient de l'établissement, le bandit lâcha sa proie et s'éleva sur le marchepied de l'automobile qui, durant cette scène d'excès de vitesse, n'avait pas cessé de rouler et sur le siège de laquelle se trouvaient deux autres individus.

Fort heureusement, les balles n'atteignirent personne et, au lieu de se perdre dans la déviation du magasin de la

Compagnie Beaujeuville, au numéro 150. Cette fusillade fit reculer les plus hardis et le chauffeur en profita pour tourner dans la rue des Cloys, à l'angle de laquelle était arrêté un autobus.

Saint-Germain-des-Prés, dont le mécanicien avait un moment l'intention de barrer la route à l'automobile. Mais l'un des trois bandits lui cria : « Si tu bouges, je te brûle ! » Le pauvre wattman eut peur et l'automobile partit à toute vitesse par la rue des Cloys, y brusquement dans la rue Montcalm jusqu'au carrefour de la rue Darnatour et de la rue Marcadet, où elle s'engagea dans la rue Vauguignes pour disparaître définitivement aux yeux de ceux qui la suivaient de trop loin.

Six ou sept minutes avaient suffi aux trois bandits pour accomplir leur audacieux coup de main et prendre la fuite.

Cela fut si bien combiné et si vite exécuté qu'il semblerait presque probable, qu'à moins d'un hasard, la justice n'aurait pu arrêter les coupables.

D'abord, les quelques témoignages qu'on recueillit furent bien vagues. Les uns prétendaient que l'automobile était une voiture de luxe ; les autres, au contraire, que c'était une voiture très usagée et fort sale. Pour certains, les agresseurs étaient quatre et l'un d'eux se trouvait à l'intérieur de la voiture.

Pour d'autres, le personnage qui était descendu de l'automobile était vêtu de la couleur de la carrosserie de l'automobile, il fut impossible de savoir si elle était bleue, jaune ou marron !

Et, comme ses employés de la Société Générale, attirés par les détonations, sortaient de l'établissement, le bandit lâcha sa proie et s'éleva sur le marchepied de l'automobile qui, durant cette scène d'excès de vitesse, n'avait pas cessé de rouler et sur le siège de laquelle se trouvaient deux autres individus.

Fort heureusement, les balles n'atteignirent personne et, au lieu de se perdre dans la déviation du magasin de la

l'ionnait devant le 142 où se trouve un chantier de construction et elle est passée devant sa boutique comme le garçon de recette et son compagnon arrivaient sans inverse.

Parmi les personnes qui poursuivirent l'automobile, deux d'entre elles essayèrent des coups de feu tirés par les bandits. Ce furent M. Besson, grainetier, et son garçon-brevier, M. Soupçon. Ce dernier entendit siffler à ses oreilles une balle qui alla se loger dans la ridelle de sa voiture.

On présenta sa photographie à la victime qui reconnut ainsi un de ses agresseurs. M. Caby déclara reconnaître également comme ayant tiré sur lui un anarchiste latissant, Dieudonné.

Quelques jours plus tard, les noms de Bonnot et de Garnier étaient prononcés par les policiers.

On supposait même que Bonnot avait pris part à un vol de dépêches commis près de Sens dans l'express de Marseille.

Là, les médecins, après avoir examiné la victime, s'aperçurent que deux projectiles avaient profondément pénétré dans les chairs. L'un avait déchiré les muscles du cou, l'autre s'était logé dans la cage thoracique.

Dans l'après-midi de la veille, on se trouvait le blessé, on ne pouvait songer à procéder à l'extraction des balles.

M. Caby devait demeurer longtemps au coup de mort d'un homme portant binoche qui n'était autre que Callemint dit « Raymond la Science ».

Transporté à l'hôpital Bichat, il y reçut les soins les plus dévoués. Mais, pendant de longs mois encore, il dut se dispenser de travailler.

LA VICTIME EST GRAVEMENT BLESSÉE

Quels étaient les audacieux qui venaient d'enlever si hardiment au malheureux garçon de recette 5 000 francs d'argent et 20 000 francs de titres ? On ne tarda pas à en avoir la preuve.

Le 29 décembre, à Bobigny, les inspecteurs arrêtaient un nommé Georges Dettwiller et sa femme pour recel de malfaiteurs et vol d'automobile.

Le 31 décembre, on arrêta également un nommé Jeanne Botelli, maîtresse d'un bandit du nom de Carouy qui connaissait l'amitié avec Bonnot et Garnier.

La bande commença donc à être entamée. On eut pu croire que ces premières attaques allaient calmer un peu l'audace des bandits. Il n'en était rien. Le 2 janvier, on ne tarda pas à en avoir la preuve.

Le 29 décembre, à Bobigny, les inspecteurs arrêtaient un nommé Georges Dettwiller et sa femme pour recel de malfaiteurs et vol d'automobile.

Le 31 décembre, on arrêta également un nommé Jeanne Botelli, maîtresse d'un bandit du nom de Carouy qui connaissait l'amitié avec Bonnot et Garnier.

La bande commença donc à être entamée. On eut pu croire que ces premières attaques allaient calmer un peu l'audace des bandits. Il n'en était rien. Le 2 janvier, on ne tarda pas à en avoir la preuve.

Le 29 décembre, à Bobigny, les inspecteurs arrêtaient un nommé Georges Dettwiller et sa femme pour recel de malfaiteurs et vol d'automobile.

Le 31 décembre, on arrêta également un nommé Jeanne Botelli, maîtresse d'un bandit du nom de Carouy qui connaissait l'amitié avec Bonnot et Garnier.

La bande commença donc à être entamée. On eut pu croire que ces premières attaques allaient calmer un peu l'audace des bandits. Il n'en était rien. Le 2 janvier, on ne tarda pas à en avoir la preuve.

A LA RECHERCHE DES ASSASSINS

Quels étaient les audacieux qui venaient d'enlever si hardiment au malheureux garçon de recette 5 000 francs d'argent et 20 000 francs de titres ? On ne tarda pas à en avoir la preuve.

II. - LES CRIMES DE THAIS ET DE GAND - LE DRAME D'ÉTRÉCHY

LA BANDE S'ARME

La sinistre bande avait conçu de nombreux projets. Tous avaient pour but de nouveaux assassinats. Pour les exécuter, il fallait des armes. Les bandits eurent tôt fait de s'en procurer.

Dans la nuit du 23 au 24 décembre 1911, les malfaiteurs s'introduisirent chez M. Foury, propriétaire des magasins de la manufacture d'armes et d'articles de sports, rue Lafayette.

Un grand nombre de revolvers furent dérobés, ainsi que des pistolets automobiles : Browning, Sleyr, Mauser.

Ils pénétrèrent dans les magasins en fracturant des barreaux de fer qui gardaient une porte verrouillée. Ils emportèrent les revolvers ont été pu à peu retrouvés sur Garnier, Bonnot, Valel, Carouy, à l'Anarchie, sur Poyer et Bénard, qui s'étaient en tir à Fontainebleau, puis à Sevran, et enfin sur Simonin, Leoz et Santi, complices de l'assassin du contrôleur Tarry aux Aubrais, crime qui fut commis par des affiliés à la bande.

LE CRIME DE THAIS

Le 21 janvier 1912, un double assassinat mettait en émoi la commune de Thiais, aux portes de Paris.

Une nuit, des malfaiteurs s'introduisirent dans la demeure d'un rentier, M. Moreau, demeurant dans cette commune.

Le malheureux vieillard fut massacré. Mais le forfait ne s'accomplit pas sans bruit.

Or, dans la maison couchait le gouvernant du vieux rentier, Mme Arfoux. Quoique déjà âgée, la pauvre femme n'hésita pas à accourir au secours de son maître.

Une pièce avait-elle atteint le seuil de la chambre de M. Moreau, les deux individus se jetèrent sur elle et l'étranglèrent.

Contre le crime fut découvert, l'enquête permit de constater que le vol avait été accompli au milieu de la nuit, le secrétaire et le vieux rentier enfermés sa fortune était brisée, les titres avaient disparu.

Les premiers soupçons se portèrent sur un condonier qui professait des opinions anarchistes. L'enquête se définit avec énergie.

On ne tarda pas du reste à soupçonner des individus appartenant à la bande Bonnot, et principalement Crayot et Modje.

L'ARGENT DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pendant ce temps, les chefs de la bande s'occupaient de réaliser les bénéfices du coup de la rue Ordener.

Il fallait vendre 191 234 francs de valeurs nominatives.

Pour cela, les bandits se mettent en rapport avec de Bons.

De Bons était l'amant de la femme Ida Barthelme, dont la mère correspondait avec le nom de Vandenberg, à Amsterdam.

Callemint, qui avait été arrêté à Amsterdam, où ils arrivèrent le 23 décembre. Ils descendirent à l'hôtel Pomona, Callemint son faux nom de Charles Melchior.

Callemint et de Bons se présentent chez Vandenberg. Il lui fut une proposition : « Se chargerait-il de trouver un acquiescent pour les titres frappés d'opposition ? »

Les valeurs nominatives dont ils ne pouvaient penser tirer parti ont été jetées dans la Seine, Vandenberg, sans se presser de l'origine des valeurs, leur porteur, accepta des négociations. Il leur parla pour cela, selon ses propres expressions, à « des juifs aux environs de la Bourne ».

« Mes chers amis, j'ai publié un journal hollandais, ils étaient invendables. »

CE QU'ILS APPELAIENT LES « JONGS »

Aussitôt, de Bons vint à Rotterdam. Il envoya à Vandenberg, le 12 janvier 1912, une carte postale, portant ces mots : « Je compte sur vous. Meilleures amitiés, dans l'attente de votre réponse. »

On ne tarda pas du reste à soupçonner des individus appartenant à la bande Bonnot, et principalement Crayot et Modje.

La chaise fut alors donnée aux deux bandits. Mais Carouy sut, pendant longtemps, dissimuler la police. Se grisa de merveilleusement, changeant chaque jour de domicile, trouvant des abris chez des amis jusqu'au moment où, l'échappant sans cesse aux fillets tendus pour le prendre.

LE CAMBRIOLAGE DES AUBRAIS

Les affiliés à la terrible bande qui étaient restés en France, ne demeurant pas inactifs.

Un drame sanglant allait se dérouler qui devait avoir en France un grand retentissement.

Deux jours plus tard, la Sûreté procéda à une arrestation sensationnelle : un nommé Rabaud, mécanicien, ancien conseiller municipal de Montreuil-sous-Bois, était appréhendé et écroué pour complicité dans l'association des malfaiteurs.

Le 21 janvier, à Paris, les policiers découvrirent dans la déviation du magasin de la

Le 21 janvier, à Paris, les policiers découvrirent dans la déviation du magasin de la

Le 21 janvier, à Paris, les policiers découvrirent dans la déviation du magasin de la

Le 21 janvier, à Paris, les policiers découvrirent dans la déviation du magasin de la

Le 21 janvier, à Paris, les policiers découvrirent dans la déviation du magasin de la

LE CAMBRIOLAGE DES AUBRAIS

Le 21 janvier, à Paris, les policiers découvrirent dans la déviation du magasin de la

Le 21 janvier, à Paris, les policiers découvrirent dans la déviation du magasin de la

Le 21 janvier, à Paris, les policiers découvrirent dans la déviation du magasin de la

A ANGERVILLE

Mais si les trains vont vite, le télégraphe marche plus vite encore. Des affiliés à la terrible bande qui étaient restés en France, ne demeurant pas inactifs.

Un drame sanglant allait se dérouler qui devait avoir en France un grand retentissement.

Deux jours plus tard, la Sûreté procéda à une arrestation sensationnelle : un nommé Rabaud, mécanicien, ancien conseiller municipal de Montreuil-sous-Bois, était appréhendé et écroué pour complicité dans l'association des malfaiteurs.

Le 21 janvier, à Paris, les policiers découvrirent dans la déviation du magasin de la

Le 21 janvier, à Paris, les policiers découvrirent dans la déviation du magasin de la

Le 21 janvier, à Paris, les policiers découvrirent dans la déviation du magasin de la

Le 21 janvier, à Paris, les policiers découvrirent dans la déviation du magasin de la

Le 21 janvier, à Paris, les policiers découvrirent dans la déviation du magasin de la

A ÉTRÉCHY

Pendant ce temps, les chefs de la bande s'occupaient de réaliser les bénéfices du coup de la rue Ordener.

Il fallait vendre 191 234 francs de valeurs nominatives.

Pour cela, les bandits se mettent en rapport avec de Bons.

De Bons était l'amant de la femme Ida Barthelme, dont la mère correspondait avec le nom de Vandenberg, à Amsterdam.

Callemint, qui avait été arrêté à Amsterdam, où ils arrivèrent le 23 décembre. Ils descendirent à l'hôtel Pomona, Callemint son faux nom de Charles Melchior.

Callemint et de Bons se présentent chez Vandenberg. Il lui fut une proposition : « Se chargerait-il de trouver un acquiescent pour les titres frappés d'opposition ? »

Les valeurs nominatives dont ils ne pouvaient penser tirer parti ont été jetées dans la Seine, Vandenberg, sans se presser de l'origine des valeurs, leur porteur, accepta des négociations. Il leur parla pour cela, selon ses propres expressions, à « des juifs aux environs de la Bourne ».

« Mes chers amis, j'ai publié un journal hollandais, ils étaient invendables. »

LE CAMBRIOLAGE DES AUBRAIS

Le 21 janvier, à Paris, les policiers découvrirent dans la déviation du magasin de la

Le 21 janvier, à Paris, les policiers découvrirent dans la déviation du magasin de la

Le 21 janvier, à Paris, les policiers découvrirent dans la déviation du magasin de la

SUICIDE D'UN BANDIT

Celui-ci a pris la direction du village du Petit-Saint-Marc. Il y a longtemps que la poursuite dure. Le malfaiteur sent ses forces décroître. Il aperçoit un scribe, s'y jette avec désespoir.

Mais, au bout du sentier, se trouve une grille qui entoure un parc. Le bandit ne peut passer. Le sentier est bloqué par cette grille. Les poursuivants approchent. C'en est fait du misérable.

A son tour, il fait face à ses adversaires. Lui aussi veut se revolver en main. Il vise le gendarme. Mais celui-ci n'hésite pas. Il tire son revolver, ajuste le bandit et lui crie :

« Jette ton arme ou je te tue. »

Intimidé, le malfaiteur abaisse son bras ; puis, brusquement, il approche son arme de sa tête et se brûle la cervelle.

On ne sut que, beaucoup plus tard, que ce bandit était un anarchiste, habitant Paris et connu sous le nom de Briannicus.

« Jette ton arme ou je te tue. »

Intimidé, le malfaiteur abaisse son bras ; puis, brusquement, il approche son arme de sa tête et se brûle la cervelle.

LE CAMBRIOLAGE DES AUBRAIS

Le 21 janvier, à Paris, les policiers découvrirent dans la déviation du magasin de la

Le 21 janvier, à Paris, les policiers découvrirent dans la déviation du magasin de la

Le 21 janvier, à Paris, les policiers découvrirent dans la déviation du magasin de la

III. - LE MEURTRE DE L'AGENT GARNIER - L'AFFAIRE DE PONTOISE

LE VOL DE BÉZIERS

Dans la nuit du 15 au 16 février 1911, deux malfaiteurs s'introduisirent dans un garage de Béziers. Ils enlevèrent une automobile qui s'y trouvait renisée et s'enfuyaient avec le véhicule.

Deux jours plus tard, la voiture était retrouvée à Arny-le-Duc, invadée dans un champ. On avait même tenté de la brûler.

L'enquête fit connaître que le vol avait été commis par Bonnot, Garnier et Callemint dit « Raymond la Science ».

Les bandits avaient l'intention de s'en servir pour exécuter à Alais un coup contre une banque, avec la complicité de l'anarchiste Simonin.

Une panne survenue en route les obligea à laisser la voiture dans un champ et les empêcha en même temps d'accomplir leur sanglant projet.

LE VOL DE SAINT-MANDÉ

Les trois apaches revinrent donc à Paris et se mirent en quête d'une nouvelle voiture.

Leur choix se fixa bientôt sur un garage de Saint-Mandé où un propriétaire renaisait une superbe limousine.

La bande s'en empara audacieusement dans la nuit du 26 au 27 février.

Lorsque, le matin, le propriétaire de la voiture constata la disparition de celle-ci, il ne se doutait pas que son auto allait servir le jour même à la fuite des bandits, après un meurtre commis en plein Paris, au milieu de la foule.

PLACE DU HAVRE

Il était environ sept heures du soir. Les abords de la gare Saint-Lazare étaient noirs de monde, comme chaque soir à la même heure.

Les encombrements de voitures, toujours fréquents en cet endroit, obligèrent l'agent de service à faire ralentir les véhicules qui traversaient la place du Havre.

Tout à coup, un son prolongé de trompe retentit, en même temps que, par la rue d'Amsterdam, dévalait une auto aux phares allumés.

Sans se soucier des véhicules qui suivaient la rue Saint-Lazare, au risque même d'une catastrophe, l'auto traversa la place.

L'agent Garnier, qui réglait la circulation des voitures, leva son bâton pour ordonner au chauffeur d'arrêter. Mais celui-ci n'obéit pas.

Déjà l'auto atteignait le coin de la rue du Havre, quand un autobus lui barra la route.

Le chauffeur freina brusquement. Cet

incident permit à l'agent Garnier de rattraper le véhicule. Son regard à la main, il s'aperçut à verbaliser quand un des trois individus qui se trouvaient dans l'auto se pencha par la portière et, froidement, tira un coup de revolver sur l'agent qui, atteint en pleine poitrine, fut tué net.

Alors, profitant de l'émotion de la foule, le chauffeur tira son auto à toute vitesse et ne tarda pas à disparaître.

Un sportsman qui se trouvait dans un café voisin, arriva avec deux agents dans sa propre automobile et se mit à la poursuite des bandits. Mais l'automobile de ceux-ci avait déjà une grande avance ; il fut impossible de la rejoindre.

Dans les quatre misérables, on avait encore reconnu ceux qu'on cherchait depuis si longtemps : Bonnot, Garnier, Carouy et Raymond la Science.

Dès le lendemain, plusieurs de leurs complices étaient arrêtés.

Dieudonné, recherché également pour l'affaire de la rue Ordener, était écroué. De Boué, la femme Bouché et celle de Dautouville furent arrêtés au domicile. Cette dernière fut plus tard remise en liberté.

A PONTOISE

Maintenant, les chefs de l'horrible bande vont précéder leurs coups.

Il était environ trois heures du matin et M. Albert Tintant, dont l'étude de notaire est située, 8, place de l'Hôtel-de-Ville, dormait profondément, lorsqu'il fut soudain réveillé par des coups sourds provenant du rez-de-chaussée de son immeuble.

Inquiet de ce bruit insolite, M. Tintant se leva d'un bond et descendit les premières marches de l'escalier qui mène à son bureau. Cette pièce précède l'étude des clients où se trouve encastré le coffrefort de la maison.

Présent au-dessus de l'oreille, le noyau n'eut bientôt aucun doute sur la nature d'opération qui s'effectuait à quelques mètres de lui. Des cambrioleurs étaient en train de dévaliser le coffre-fort.

Quant au jeune Gerisol, celui-ci avait déjà l'intention de chercher à protéger sa poitrine avec ses mains. Les balles lui avaient laché les doigts, surtout ceux de la main droite, mais n'avaient fait à la poitrine que des blessures sans gravité.

Les bandits étaient trop pressés pour l'achever, car, au loin, des paysans, attirés par les détonations, arrivaient vers la gare. Les cambrioleurs se précipitèrent vers la porte de la banque, le jeune Gerisol, qui avait été blessé de deux balles dans une épaule.

Au bruit des détonations, le directeur s'était réveillé sur ses pas. Il aperçut Soudy qui faisait les cent pas devant la banque d'ordinaire, et qui avait pointé son revolver. De reste, il ne contenait aucune valeur importante.

LA FUITE

C'est l'automobile volée à Saint-Mandé qui avait permis aux malfaiteurs de venir à Pontoise et de prendre la fuite aussitôt que le coup manqua.

Dependant, l'ouvrier boulanger avait pu donner leur signalement. Un garçon de bureau avait aperçu à Saint-Ouen l'automobile, route de Paris, et ce à trois heures trente du matin, une automobile contenant trois voyageurs et se dirigeant vers la capitale.

Lorsque les trois hommes arrivèrent à la hauteur du garçon livreur, l'un d'eux éteignit la seule lanterne que possédait le véhicule, cependant que le chauffeur faisait brusquement machine en arrière pour repartir à nouveau dans la direction de Paris.

Les signalements correspondaient toujours à ceux de Bonnot, Garnier et Raymond la Science.

Le 29 février, à six heures du matin, les trois misérables stoppèrent de façon définitive à Saint-Ouen. Croyant éteindre toute trace de leurs crimes ou détruisant l'automobile fantôme, ils l'incendiaient pour disparaître aussitôt. Fort heureusement, les flammes qui consumaient la carrosserie du véhicule furent apaisées par un marchand de vin voisin, qui donna l'alarme. Aidé d'un ami, il parvint à se rendre maître de l'incendie, et, cette besogne achevée, courut prévenir le commissaire de police. Celui-ci, qui possédait le signalement exact de l'automobile volée à Saint-Mandé, reconnut aussitôt la voiture. Il prévint par téléphone le propriétaire et ce dernier, après un rapide examen, déclara que l'on était bien en présence de l'auto lui appartenant.

NOUVELLES ARRESTATIONS

Le 1er mars seulement, une instruction était ouverte pour association de malfaiteurs. M. Gilbert était chargé de l'instruction.

Le 5 mars, on arrêtait à Alais les époux Sazy qui avaient donné asile à Renard et à Simonin.

Les arrestations les plus importantes allaient être opérées.

LES TITRES VOLÉS À M. CABY

Les bandits essayaient toujours de négocier les titres volés au garçon de recette Caby.

Enfin une occasion s'offrit à eux. Le 1er mars 1912, un nommé Bédouin

L'ŒIL DE LA POLICE

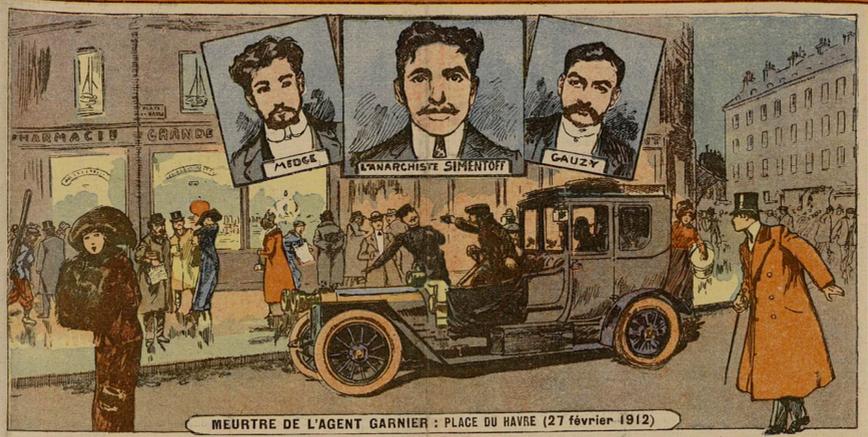
PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE 10 cent. PARAISSANT TOUS LES MERCREDIS



BONNOT



ANNA DONDON



MEURTRE DE L'AGENT GARNIER : PLACE DU HAVRE (27 février 1912)



GARNIER

Leurs complices

- DIEUDONNE
- DUBOIS
- MALLET

Leurs complices

- BILL CARDI
- RAYMOND-LA-SCIENCE



DORMOY (tué) Angerville



Agent GARNIER (tué)



Chauffeur MATILLÉ (tué)



TRINQUET (tué)



CABY (blessé)



Forêt de Sarnat (26 Avril 1912)



L'ATTENTAT DE LA RUE ORDENER (21 Décembre 1911)



MONTGERON (25 Mars 1912)



LEGENDRE (tué)



GOUY-PAILLET (blessé)



M. MOREAU (tué) (THIAZ)



LE MEURTRE du brigadier DORMOY



CERISOL (blessé)



GUILBERT (blessé)



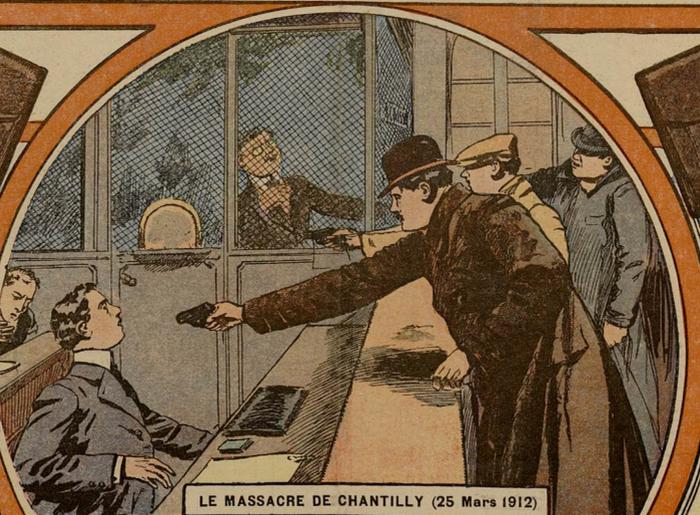
A CHANTILLY La fuite



VALLET



PONTOISE



LE MASSACRE DE CHANTILLY (25 Mars 1912)



A LOZÈRE



CAROUY

LES CRIMES DE LA BANDE BONNOT-GARNIER

Les Bandits à l'Œuvre

NE PAS COUPER CETTE FEUILLE

Et Maurice continua :

— Tiens, maman, si tu veux me faire plaisir... non, ce n'est pas assez... si tu veux me causer une grande joie, tu iras au couvent de la Visitation : tu demanderas à voir mademoiselle Suzanne de Montdieu...

— Et je lui dirai que mon fils... mon cher grand fou... est éperdument épris d'elle.

— Non, maman... ne te moque pas de moi... demande-lui seulement de ses nouvelles... si le... la chose... le petit incident de la rue... l'autre jour... ne l'a pas rendue malade...

« Je t'en prie !... ne me refuse pas !... »
— Eh bien ! oui... j'irai, répondit madame Vendol, voyant une expression de souffrance dans cette supplication de son fils.

— Quand?... dis, ma chère maman.

— Tu veux que je parte de suite... j'y consens...

— Oh ! que tu es bonne, et comme je t'aime.

Madame Vendol resta deux grandes heures absente. Deux heures pendant lesquelles Maurice couvrit de malédictions toutes les pendules de la maison.

Enfin, sa mère revint. L'excellente femme rayonnait.

Il interrogea d'une voix toute changée :

— Dis-moi, chère maman... tu l'as vue?...

— Oui !...

— Oh ! raconte-moi tout...

— Je ne demande pas mieux, mais laisse-moi parler.

— C'est juste.

— Eh bien ! Mademoiselle Suzanne de Montdieu est une jeune personne accomplie, bonne, gracieuse, jolie, intelligente...

— N'est-ce pas ? interrompit avec feu Maurice.

— Riche... très riche, hélas !...

— Oh ! tu sais, maman, je le deviendrai.

— Je n'en doute pas, mon enfant.

— Mais que t'a-t-elle dit ?

— Elle m'a reçue d'abord un peu froidement.

— Pense donc, une inconnue qui force la porte d'un couvent.

— Je l'ai trouvée dans une chambrette de recluse, blanchie à la chaux, une vraie cellule, et occupée à déchiffrer...

— Devine !...

— Je ne sais pas... ne me fais pas languir.

— Le livret du dernier Salon.

— Tu entends le livret où sont les adresses des artistes qui exposent.

Du coup, Maurice rougit jusqu'aux oreilles, comprenant vaguement où sa mère allait en venir.

— La chère enfant fouillait consciencieusement la brochure pour trouver...

— Achève...

— Ton nom et ton adresse, accompagnant le titre de ton tableau : *La Moisson en Beauce*.

— Quand je me suis nommée, si tu avais vu quelle joie !... et comme la glace fut vite rompue !...

— Et nous avons causé d'un tas de choses, comme de vieilles amies, et je n'ai à grand-peine pu prendre congé qu'après avoir promis de revenir.

— Voilà, mon cher grand enfant gâté, ce que j'ai cru devoir faire pour toi.

Le lendemain, Suzanne, accompagnée de sa parente, vint rendre sa visite à madame Vendol.

On causa de tout, même et surtout de peinture.

Naturellement, Maurice offrit à Suzanne de faire son portrait en pied, Suzanne accepta.

Il eut une séance par jour à l'atelier de la rue Denfert-Rochereau, puis madame Vendol, qui assistait aux premières, ne vint plus que de temps en temps.

Les deux jeunes gens, qui s'aimaient depuis le premier moment, s'avouèrent leur amour et forts de la pureté de ce sentiment qui unissait leurs âmes, passèrent ainsi chaque jour quelques heures d'un délicieux tête-à-tête.

Ils attendaient impatiemment le retour du comte, auquel Maurice devait demander sans plus tarder la main de Suzanne.

Et si le jeune homme, très grave en général, tremblait à la pensée de cette démarche dont dépendait le bonheur de sa vie, Suzanne, forte de son amour, cer-

taine de la tendresse de ce père qui l'idolâtrait, rassurait d'un mot, d'un sourire, celui auquel elle s'était fiancée.

Cela dura environ deux mois. Maurice, on s'en souvient, avait informé son ami, le prince, de son amour, dans une lettre où éclatait à chaque mot sa sensibilité d'amant et sa verve de rapin.

Le prince ne lui répondit pas, et pour cause. Il venait d'être soumis aux manœuvres étranges et terribles qui lui avaient enlevé son libre arbitre, pour le livrer sans défense à ces suggestions qui désorganisèrent sa vie, celle de Germaine, de ses sœurs et de Bobino.

Maurice, absorbé par ce délicieux égoïsme d'amoureux, ignorait tout : la ruine de son ami, sa folie, sa tentative de suicide, sa fuite d'Italie.

Il attendait sans trop d'impatience une lettre de lui et concevait bien sa paresse, là-bas, sous ce ciel toujours pur, devant cette mer d'un azur si intense, avec la femme qu'il adorait.

Il était donc de très bonne foi, quand il disait à Suzanne, intriguée par la res-

Quinze jours s'étaient écoulés depuis la gracieuse et fugitive apparition de Suzanne dans le logement de la rue Méchain.

Tout allait de mal en pis. Germaine, qui comptait avoir de l'ouvrage, n'en avait pour ainsi dire pas trouvé.

Brusquement, la gêne était entrée au logis, quand Suzanne eut payé le prix modique réclamé par Germaine pour la réparation au vêtement de sa parente, et quand quelques bourgeoises pointues, acariâtres, marchandeuses, l'eurent également soldée.

Bobino seul gagnait un peu d'argent. De bonnes journées, de bonnes nuits, plutôt, qui eussent apporté l'aisance à un ménage, mais insuffisantes pour faire vivre cinq personnes, dont un malade qui exigeait des soins tout particuliers.

Le brave garçon se privait de tout ! De petit verre le matin, ce viatique si

tail, le torse couché, la tête coiffée d'une casquette de jockey.

Ah ! tout n'était pas rose, allez, dans le petit logement de la rue Méchain !

Germaine, Bobino, Berthe et Marie buvaient de l'eau, mangeaient du pain avec des pommes de terre. Une sardine à l'huile ou un peu de fromage constituait un extra.

Pensez donc, Bobino gagnait neuf francs cinquante, sur lesquels il fallait prélever pour payer à la fin du mois le billet du tapissier qui avait vendu les meubles.

Le billet étant de cinquante francs, c'était trente sous auxquels on ne devait pas toucher. Il y avait encore le loyer, qu'il s'agissait d'économiser. Vingt sous tous les jours.

Cela faisait déjà cinquante sous de retirés du salaire de l'ouvrier typographe.

Il leur fallait donc vivre tous les cinq avec sept francs cinquante.

En comptant le bois, le charbon et le blanchissage, il ne restait pas grand-chose pour manger. Encore est-il juste de dire qu'à tour de rôle les trois sœurs s'en allaient bravement au lavoir laver le linge de toute la famille. Mais il y avait le prix du coulage, de l'eau chaude, du savon, de l'eau de javelle, la pièce au garçon, et ces petites dépenses, que l'on ne pouvait éviter, grevaient d'autant le budget.

Ah ! si les riches savaient combien est dure, à Paris, la vie pour les petits !

Enfin, tous ces braves cœurs, unis par une mutuelle et solide affection, pénétrés de reconnaissance pour celui qui leur avait rendu de si inoubliables services, faisaient l'impossible pour que le prince ne s'aperçût pas de la commune détresse.

On tâchait de lui trouver de bons morceaux, du pain de fantaisie, du vin, des cigares, de petites friandises.

Et rien n'était touchant comme de les entendre évoquer les souvenirs de leur court passage dans la grande vie, pour se rappeler ce que mangeaient et buvaient les riches, afin de donner au prince des mets et des boissons en rapport avec ses habitudes passées.

Leur indigence devenait ingénieuse pour prévenir les désirs extravagants de ce grand enfant, devenu capricieux, taquin, acariâtre et bientôt méchant.

Germaine, qui l'aimait toujours, et plus que jamais, si est possible, depuis qu'il était malheureux, Germaine, l'admirable dévouée, s'était constituée la servante de ce malade, qu'elle voulait reconquérir.

Non ! elle ne pouvait croire que ce corps si sain, si robuste, allait succomber à cette étrange maladie de langueur qui le minait. Elle n'admettrait jamais non plus que cette âme si fière, si vaillante, eût sombré sans retour, et que ce cœur où elle avait régné en souveraine maîtresse lui fût désormais fermé.

Pour cela, non ! Michel était son bien, sa chose, l'être essentiel de sa vie... elle le défendrait contre tout : les hommes, la maladie, la mort !

Aussi, rien ne pouvait ni lasser ni rebuter son incomparable patience, tout entière pétrie de douceur, de fermeté, et d'amour.

Michel avait beau la méconnaître, l'assaillir de criardes ineptes, de reproches absurdes, elle acceptait tout sans se plaindre, et refoulait courageusement les larmes qui, par moments, allaient jaillir de ses grands yeux bleus au doux reflet de pervenche.

Elle excusait Michel, qui, du reste, souffrait toujours de sa blessure, en dépit des soins dévoués et éclairés dont il était l'objet.

Il n'essayait pas de sortir, ne le demandait même pas, se levait très tard, s'allongeait sur l'unique fauteuil de la maison, fumait, rêvassait et se confinait toujours dans le petit cercle d'idées évoquées par son terrible hypnotiseur, et que celui-ci avait enfoncées dans son cerveau, comme un clou dans un madrier de chêne.

— Vous sentez-vous mieux, mon ami ? lui demandait Germaine de sa voix aux inflexions si caressantes, et en cherchant à fixer son regard sur le sien.

Il répondait, bourru :

— Oui ! et puis, qu'est-ce que ça vous fait ?

(La suite au prochain numéro.)



LE SECRET DE GERMAINE. — « Je l'ai trouvée dans une chambre de recluse... »

semblance inouïe de l'ouvrière de la rue Méchain avec l'amie du prince Bérésoff, qu'elle était certainement à Naples, et qu'il n'y avait par conséquent rien de commun entre ce tableau et l'inconnue.

Du reste, Suzanne venait de lui annoncer que son père allait revenir incessamment, et ce retour, attendu cependant, le préoccupait assez pour l'empêcher de songer à ses amis.

Il allait bientôt falloir lui adresser une demande, à ce père, tâcher de le séduire, et ma foi, Maurice, quelque courageux qu'il fût, n'était pas rassuré.

Ah ! s'il avait pu soupçonner, dans le voisinage, la présence de Germaine, cachée dans un humble logis d'ouvrier, donnant asile à ce prince qu'il avait connu millionnaire, si fort, si beau, quels malheurs eussent été évités !

Mais l'aveugle fatalité en avait autrement décidé, car Germaine devait avant peu subir de nouvelles et non moins cruelles infortunes.

modeste et si aimé du travailleur ; il se refusait l'omnibus et regrettait plus que jamais sa chère bicyclette numéro deux. Non pas tant pour pédaler en allant à l'imprimerie, ou en en revenant ; mais bien pour la vendre et avec son prix apporter un peu d'aisance à la maison.

Mais, voilà ! Bobino, dont la passion pour le cyclisme était toujours malheureuse, n'avait pas de chance avec ses machines. La première lui avait été volée quand Bamboche le fit dévorer par les chiens, près du cabaret de Liche-à-Mort, et finalement le jeta mourant dans la Seine. La seconde, celle qu'il tenait de la munificence du prince Bérésoff, alors dans ses bons jours, était restée à l'hôtel de l'avenue Hoche.

Depuis ce temps, l'hôtel avait été vendu à ce grand escogiffe de Guy de Maltaverne qui l'habitait avec Andréa.

Et la bicyclette de Bobino était maintenant chevauchée par un veau-verni qui allait faire son persil les coudes en éven-

LA FAUTE D'AMOUR

Grand roman de Passion

PAR MAXIME VILLEMER

RÉSUMÉ. — Dame de compagnie chez la marquise de Prestes, Morgane l'empoisonne pour épouser le marquis dont elle est la maîtresse. Elle sait que la fille de son amant a commis une faute. D'une heure d'oubli avec le lieutenant Bellanger, elle a donné le jour à une fille qu'elle fait élever en secret. Morgane vole l'enfant et la confie à sa sœur, la comtesse de Kernoël. Les années passent. M^{me} de Prestes devient M^{me} Dubreuil. Le lieutenant Bellanger est parvenu au grade de colonel. Gaétane, la fillette volée, passe pour la fille du comte de Kernoël qui a déjà une autre fille, Blanche. Mais Gaétane est obligée de s'enfuir de chez ses pseudo-parents. Elle vit dans la misère à Paris, tombe malade, manque d'être assassinée. On la transporte dans un asile édifié par sa mère. Hervé, neveu du colonel Bellanger, est amoureux de la jeune fille. Il en parle à son oncle, et, sur les indications que lui donne Daniel, le fils de Morgane, il raconte le passé de la pauvre enfant à l'officier qui s'étonne que la comtesse de Kernoël puisse être sa mère.

TROISIÈME PARTIE

Rose-de-Mai

XVI (Suite.) *

— Mais ce n'est pas sa mère, mon colonel. Par quelle machination infernale la comtesse de Kernoël s'est-elle procurée cette enfant, la faisant passer pour la sienne? — je l'ignore; — mais, écoutez bien, mon colonel, voici ce que j'ai supposé, moi, et ce que Daniel Bargemont a pensé, lui aussi.

— Parlez, Hervé, parlez.
— La famille de Kernoël était sans enfants; — deux fils étaient morts successivement, victimes d'une tare héréditaire qui n'épargne aucun rejeton de cette antique famille.

« Une petite fille naquit... elle mourut, elle aussi; et les conséquences de cette mort, c'était l'abandon du mari, la ruine de la mère!

— Je comprends!... je comprends! fit Jean Bellanger. Cette pauvre petite a remplacé la morte; — puis une autre est née, qui n'a pas, comme ses aînés, succombé à la tare héréditaire... De là cette haine pour l'enfant inconnue, pour l'étrangère!

— Gaétane a surpris ce terrible secret, fit Hervé, redevenu plus calme; et Gaétane s'est enfuie.

« Ah! la pauvre fille, elle travaille maintenant. Sans famille, sans nom, elle vit seule dans ce Paris où les plus grands courages s'émoussent, où les plus nobles cœurs se brisent...

« Il y a quelques semaines, elle vivait dans un hôtel garni, occupant une pauvre petite chambre bien simple. A présent, je ne sais plus où elle est; je lui ai écrit... elle ne m'a pas répondu. — Maintenant ma tête se perd, je deviens fou!

Jean ne parlait plus.

La tête dans les mains, il restait songeur; son cœur battait à coups précipités. Cette enfant si jolie, et ressemblant étrangement à Micheline qu'il avait tant aimée... ne serait-ce pas Gracieuse — Gracieuse enlevée par Morgane et portée à Plogoff pour y remplacer la morte?

Cette pensée envahit son esprit et, malgré ses efforts pour l'en chasser, elle s'y implanta de plus en plus profondément.

Oh! lui aussi veut retrouver Gaétane, veut connaître toute sa vie.
Il ne peut penser à interroger Mme de Kernoël: il se heurterait à un refus catégorique...

Et en songeant au fabuleux héritage laissé par le duc de Flers à Gaétane, il se sentait trembler pour elle; cette disparition de la jeune fille cachait certainement un grave danger.

— Allez, mon enfant, allez; — partez pour Paris dès ce soir et mettez tout en œuvre pour retrouver celle que vous aimez.

« De mon côté, moi, je vais m'efforcer de découvrir le véritable nom de cette jeune fille... et j'ai comme le pressentiment que je connaîtrai bientôt la main criminelle qui l'a conduite à Plogoff.

Hervé partit le soir même en permission de trente jours.

Voir les numéros 149 à 213.

Le colonel, lui, prenait le lendemain le train pour Verrey, où des affaires urgentes l'appelaient et où Marcel l'avait précédé.

Ensemble, les deux frères parcoururent toutes les chambres de la maison du vieux docteur, de l'aïeul tant vénéré... et leurs cœurs se serrèrent douloureusement.

Là, ils avaient passé toute leur enfance, toute leur jeunesse, près de ce grand vieillard qui, jusqu'à sa mort, avait travaillé pour eux. Dans le jardin, pas un coin ne leur était inconnu; les bosquets, les taillis — devenus hauts et touffus — semblaient garder encore l'empreinte de leurs jeux.

Un banc de pierre, abrité par un marronnier, leur apparut, et tous deux s'arrêtèrent, émus.

Ils se regardèrent... des larmes noyèrent leurs yeux.

C'est là, sur ce banc, que le grand-père, pendant les lourdes chaleurs de l'été, venait se reposer et lire son journal.

Et c'est aussi sur ce banc que Jean — après s'être assuré qu'il était seul et que personne ne pouvait le surprendre — était monté bien souvent pour mieux apercevoir Vertes-Feuilles et le grand parc où Micheline, toute jeune encore, se promenait le matin.

Que de jours, que d'années, se sont écoulés depuis ces douces joies du cœur, depuis ces illusions d'amour!...

Maintenant tout s'est évanoui; — un vent d'orage a passé, brisant tout, tuant tout! Et, à présent, de ce passé si heureux si plein d'espoir, il ne reste que cette maison inhabitée aujourd'hui, cette maison que Jean aperçoit là-bas, enfouie dans un massif de verdure.

Et sans trop savoir ce qu'il dit, se croyant seul, le colonel Bellanger murmure:

— Plus rien!... tout est mort autour de moi!

Mais Marcel a entendu ces paroles, et doucement il demande:

— Tu songes à Micheline?

— Je ne l'ai jamais oubliée; — je suis resté fidèle à mon premier, à mon unique amour — tandis qu'elle...

— Elle est veuve maintenant.

— Je l'ai appris par les journaux; un homme comme M. Dubreuil ne disparaît pas ainsi sans qu'on le sache.

— Tu pourrais alors épouser sa veuve.

Un sourire plein d'une amertume profonde erra sur les lèvres de Jean.

— L'amour est mort en moi, fit-il; — de plus, jamais je ne pourrais pardonner à Micheline ces dix-neuf années de souffrances et de larmes... entre elle et moi, vois-tu, il y aurait toujours « l'autre ».

— Elle ne l'a jamais aimé.

— Qu'importe! — et puis... et puis... je doute de tout, je doute même d'elle: elle était si belle, si tentante!

— Mme Dubreuil est une femme de devoir, et une sainte.

— Tu vois tout en beau, toi; moi je suis devenu très pessimiste.

— Ne doute pas de cette femme, je t'en conjure. Delphine me parle d'elle très souvent, et toujours pour l'admirer.

« Tu ne connais donc pas l'inépuisable bonté de son cœur, son dévouement de tous les instants? Tu ignores donc qu'elle vit solitaire aux Saules, au milieu de toutes ces déshéritées de la vie? Tu ne sais rien d'elle; tu n'as aucune idée des soins qu'elle a prodigués pendant dix-sept ans à ce pauvre fou qui vient de mourir; tu ignores tout de la vie de cette noble femme, et cependant tu la juges... tu la condamnes!

— Eh! que m'importent toutes ces vertus-là! fit le colonel en haussant les épaules. J'eusse préféré que Micheline aimât un peu moins l'humanité et qu'elle m'aimât un peu plus, moi!

— C'est de l'égoïsme, Jean.

— J'en conviens.

— N'expose pas ces théories-là devant Delphine... elle te sermonnerait d'importance.

— Mais enfin, Marcel, réfléchis un peu. Que dirais-tu si ta Delphine — cette Delphine adorée — donnait tout son cœur aux malheureux, au détriment des tendresses qu'elle te doit? Que dirais-tu, voyons?

— Delphine et moi nous sommes de vieux amoureux; nous sommes comme M. et Mme Denis de la chanson... nous vivons de souvenirs.

— Moi, je n'ai que de douloureux souvenirs, fit tristement le colonel.

— L'espérance est morte en toi?

— Entièrement.

— Oh! Jean...

— Tout est sombre, tout est noir autour de moi... J'espérais toujours cependant que la Providence me prendrait en pitié, me rendrait enfin l'enfant que je pleure!

Et tout à coup, dans son esprit, dans son cœur, s'éleva une voix très douce... et cette voix murmure: « Tu vas la revoir, cette fille tant aimée; n'accuse pas la Providence... la Providence n'a cessé de veiller sur toi! »

Et lui, bercé par cet espoir qui vient de l'envahir subitement, ne trouve plus une parole.

Il part; et Marcel reste seul à l'ermilage pour surveiller, avec une voisine complaisante, les apprêts du déjeuner.

Jean s'engage sur la route de Verrey à Salmaize, s'enfuit dans la campagne. Il côtoie des bois, traverse des plaines, et aperçoit enfin Vertes-Feuilles sortant de l'ombre des futaies, Vertes-Feuilles restauré et rajeuni.

Il pousse une petite barrière toujours ouverte, pénètre dans le parc et se dirige vers les ruines.

Les ruines sont là, à peine plus effritées que jadis. Le vieux banc de pierre, couvert de mousse est là; et il est là aussi, debout, éclairé par l'éblouissant soleil qui plonge dans la nef éventrée, le vieil autel vers lequel si souvent, aux heures de grande lutte morale, Jean est venu chercher un appui contre la défaillance.

Et Jean Bellanger sent son cœur s'emplier d'une émotion très douce. Il lui semble voir surgir des ruines sa Micheline bien-aimée... et Micheline n'est point seule: une toute jeune fille est près d'elle.

C'est Gracieuse enfin retrouvée...

Ce sont les joies enfin revenues.

Lentement il regagne l'ermilage.

Les paysans le regardent passer, éblouis par les décorations qu'il porte sur sa poitrine; et lui, presque heureux, les salue de la main.

Il ne les connaît pas; toute une génération nouvelle a surgi: fils et filles de gens qu'il avait rencontrés bien souvent autrefois.

Quand il arriva à l'ermilage, Marcel l'attendait sur le seuil de la porte.

— Le déjeuner est prêt. Notre bonne voisine vient de nous confectionner une omelette dont tu me donneras des nouvelles.

— Tu l'as donc déjà goûtée? fit Jean en riant.

— Assurément.

Ils se mirent à table.

(La suite au prochain numéro.)

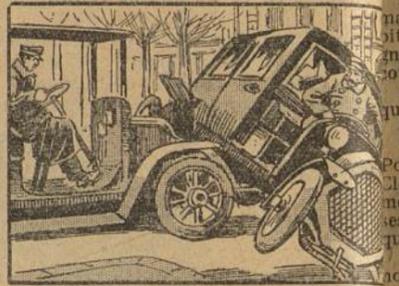
Les Faits-Divers

de la Semaine

(Suite et fin).

UN CHEVAL ENPORTE. — Un fiacre était arrêté à un petit café de la rue de la Chapelle, à l'intérieur du cocher était entré. Soudain un camion automobile faisant trembler les vitres d'un fracas de tonnerre, d'abord inquiet, releva la tête. Puis, brusquement affolé, partit d'un trait dans la direction des fortifications. A quelques pas de là un homme traînant sa petite... Le pauvre homme fut renversé par l'animal emballé et culbuta un peu plus loin un employé de commerce... Le gardien Alty, du dix-huitième arrondissement, jeta à la tête du cheval: mais, atteint l'un coup de la card à la tête, il roula sur le sol.

A une allure folle, le fiacre roulait toujours, semant la terreur sur son passage. Ce fut à un soldat du 11^e régiment, Gabriel Banyo, en garnison à Saint-Germain-en-Laye, que revint l'honneur de maîtriser l'animal, aux dépens de sa tige de la foule.



TERRIBLE COLLISION. — A l'angle des Champs-Élysées et de la rue Pierre-Charron, un taxi-auto s'est jeté sur un automobile. Trois voyageurs se trouvaient dans cette dernière voiture. Toutes trois blessées au bras et aux mains par les éclats de glaces, ont dû être transportées dans une pharmacie et, de là, à leur domicile.



PAR LA FENÊTRE. — Au troisième étage d'un immeuble du boulevard de l'Hôpital, un bébé de dix-neuf mois se pencha sur une chaise, près de la fenêtre ouverte. La mère de l'enfant brusquement, mais le bébé, se rejetant en arrière, bascula dans le vide et alla se briser le crâne sur les murs de la cour.

CHAUFFEUR BLESSÉ. — Un chauffeur âgé de quatre ans a été blessé, rue du Faubourg-Saint-Hippolyte, par le brancard d'un camion, qui l'atteignit à la tête à la suite d'une collision avec le taxi qu'il dirigeait. Il a été transporté à l'hôpital Beaujon.



UN COURRIER ATTAQUÉ. — Au moment où le courrier postal, qui va à Serignes (Yonne), passait dans un endroit isolé, un individu surgit d'un fourré, bondit sur le courrier de la voiture et tenta de relever le tablier. Le courrier empoigna une boîte à lettres en tête et en asséna un coup terrible sur la tête du malfaiteur qui roula sur la route. Puis il fouetta son cheval et s'éloigna.



UNE MÉPRISE. — En état d'ivresse, un employé de tramway enjamba en pleine nuit la clôture d'une propriété. Le locataire, réveillé par le bruit, crut à la présence d'un voleur et tira sur l'ivrogne deux coups de fusil. L'un des blessés est grave, mais non désespéré.

LEMENTO DE LA COUR D'ASSISES

LE CRIME D'UN MONSTRE. — Georges Grasser, qui comparait, ces jours derniers, devant le jury de la Seine, sous l'accusation de meurtre, est cette ignoble brute qui, dans la nuit du 28 au 29 juillet dernier, jeta sa femme, agonisante, par la fenêtre de la modeste chambre qu'il occupait dans un hôtel meublé de la rue de l'ambre-et-Meuse.

La scène qui précéda le crime fut des plus dramatiques. La malheureuse était condamnée depuis longtemps et se trouvait à la dernière période de la phthisie. Tout à coup, Grasser, qui était en état d'ébriété, pénétra dans la chambre et, se précipitant vers le lit où elle reposait, la prend dans ses bras pour la jeter par la fenêtre.

Ses objurgations, ses cris de détresse n'ont pas raison de ce monstre : — Georges, Georges ! hurlait-elle, ne me tue pas... lâche-moi... je n'en ai plus que pour quelques jours à vivre... pitié !

— Crève, sale v..., vomissait son mari qui mordait les mains pour lui faire lâcher prise, il faut que ça finisse aujourd'hui ! Les voisins qui avaient entendu accoururent, mais il était trop tard : la malheureuse, précipitée du quatrième étage sur la chaussée, baignait dans son sang. Elle était morte sur le coup.

Et, pendant ce temps, Grasser, accoudé tranquillement à sa fenêtre, ricanait : — Achevez-la donc, je n'en veux plus. Ce monstre est le vrai type du dégénéré. Pourtant, déposera tout à l'heure le docteur Clérembaud qui l'a examiné, il est parfaitement sain d'esprit. A vrai dire, sa brutalité et ses habitudes d'intempérance expliquent jusqu'à un certain point son geste abominable.

Devant le jury il va adopter une attitude nouvelle : il simulera la folie. Aussi, dans son interrogatoire, le président Brégeault sera impuissant à obtenir de lui la moindre explication.

Dans son réquisitoire, M. l'avocat général Fournier n'a pas de grands efforts à tenter pour divulguer sa nouvelle tactique : — Vous êtes un simulateur, lui dit-il, et vous venez ici jouer la comédie pour essayer d'atténuer votre acte de brute. Celui-là est sans précédent dans les annales de la folie : il n'y a aucun exemple de fou qui se soit comporté comme vous. Vous n'êtes digne d'aucune compassion.

Grasser s'entend condamner à la peine des travaux forcés à perpétuité. L'arrêt de la cour est à peine prononcé qu'il s'écrie à haute voix : — Mon avocat... c'est un frère !

LE DRAME DE TAVERNY. — On se souvient peut-être des tristes circonstances dans lesquelles le gendarme Haubron fut tué à Taverny, le 31 juillet de l'année dernière.

Avec le brigadier Dautard, Haubron procédait, dans cette commune, à une enquête sur une série de cambriolages qui avaient alarmé la population. Dans la rue de Paris, une commerçante lui signala un jeune homme de brève stature sur la mauvaise mine. Haubron lui demanda ses papiers :

— Je n'en ai pas, répondit l'inconnu. — Alors je vous arrête, dit le gendarme, qui descendit de cheval pour passer les menottes à son prisonnier, mais celui-ci sortit de sa poche un revolver et en déchargea les six coups sur Haubron, qui tomba, mortellement frappé.

Le meurtrier, Louis Devienne, a comparu devant le jury de Versailles. Il a seize ans ; ses parents, des gens très honorables, habitent Saint-Ouen. Il exerçait la profession de tapissier, mais il avait cessé de travailler pour vagabonder.

Devienne, petit, fuet, à l'air doux et timide. Au président, qui lui demande pourquoi il a tiré sur le gendarme, il répond : — J'ai cru qu'il allait me faire du mal ! — Mais il vous avait parlé doucement. — C'est vrai, dit l'accusé, mais j'avais peur d'être arrêté !

Le docteur Claude a examiné Devienne au point de vue mental ; il a constaté des traces de dégénérescence qui pourraient atténuer légèrement sa responsabilité.

Le ministère public ne s'oppose pas à l'admission des circonstances atténuantes, mais il exige la peine des travaux forcés à perpétuité. Et Devienne est condamné à douze ans de travaux forcés et à dix ans d'interdiction de séjour.

A L'ÉTRANGER

UN BON TOUR !

Les jurés de Znaïm (Bohème) se sont prononcés sur un cas de sauvagerie extraordinaire. Le journalier Polaschek voulant jouer, a-t-il dit, « un bon tour » à sa femme, qui venait de lui faire une scène, avait assassiné à coups de canifs son garçonnet, âgé de quatre ans.

Un verdict de culpabilité a été rendu contre le père dénaturé et la cour l'a condamné à être pendu haut et court.

UN PHONOGRAPHE DANS CHAQUE FAMILLE (SUCCÈS ENTHOUSIASTE)
L'APPAREIL vendu 80 fr. est donné POUR RIEN

à tout acheteur de la série Grands Disques "IDÉAL" de 30 cm de diamètre d'art de 100 morceaux sur

7 fr. PAR MOIS A TOUS ET PARTOUT 8 JOURS A L'ESSAI

Plus de pavillon encombrant, Incommode, sonnait le métal, mais la caisse de résonance en bois, qui, sans rien enlever de la force, ni de l'intensité des sons, donne une réalité d'expression inconnue jusqu'ici.

On le sait, les instruments en bois, pourvus d'une caisse de résonance, le violon et le violoncelle surtout, sont ceux qui se rapprochent le plus, qui se confondent, dirions-nous, avec la voix humaine.

C'est ce qui a mis les inventeurs sur la trace de l'incomparable merveille, le phonographe sans pavillon.



FOURNITURE IMMÉDIATE

UN COUP DE THÉÂTRE !

Après de longues années de recherches, le phonographe se classe définitivement parmi les instruments de musique à caisse de résonance. — Plus de pavillon métallique, et par ce fait, plus aucune vibration ! La voix des chanteurs et le son des instruments sont reproduits mathématiquement, sans la moindre déformation et sans bruit mécanique. On entend maintenant les nuances les plus subtiles du chant, le sentiment est prodigieusement exprimé et l'émotion de l'artiste se communique à l'auditeur !!! Le Miracle apparaît grandiose !!! Les Temps sont venus !!! Et c'est la réalité, la vie, l'art, en un mot, dans sa suprême beauté.

La dernière merveille IDEAL, le phonographe sans pavillon, chante et parle comme l'artiste en personne, sans aucune différence.

Nous garantissons nos prix près de 30 % Moins Chers qu'au comptant et nous accordons à chacun

L'Appareil "IDÉAL" et le grand Diaphragme des Concerts PRIX : 80 fr. partout. DONNÉ POUR RIEN !!!

Liste des 100 morceaux, série d'art, des disques "IDÉAL" de 30 cm de diamètre

- OPÉRAS — OPÉRAS COMIQUES, etc.**
1. Faust (Sérénade de Méphisto), chanté par NIVETTE, de l'Opéra.
 2. Roméo et Juliette (Scène des Tombeaux), par MARIO, de l'Opéra-Com.
 3. Sigurd (Esprits Gardiens), chanté par GAUTIER, de l'Opéra-Comique.
 4. Samson et Dalila (Mon cœur s'ouvre à ta voix), par M^{lle} CHARNY, de l'Opéra.
 5. Le Mage (Grand Air), chanté par MARIO, de l'Opéra-Comique.
 6. Benvenuto Cellini (De l'Art, splendeur Immortelle), par ROLLAND, de l'Opéra.
 7. Aïda (O céleste Aïda), chanté par GAUTIER, de l'Opéra-Comique.
 8. Faust (Scène de l'Église), chanté par NIVETTE, de l'Opéra.
 9. La Tosca (Le ciel luisait d'étoiles), par MARIO, de l'Opéra-Comique.
 10. Si j'étais Roi, Romances, chanté par MARIO, de l'Opéra-Comique.
 11. Mignon (Berceuse), chanté par MARVIN, de l'Opéra.
 12. Carmen (Air du Toréador), chanté par NUCLELLY, de l'Opéra.
 13. Pailleasse (Pavane Pailleasse), chanté par MARIO, de l'Opéra-Comique.
 14. Manon (Ne bronchez pas), par DULÉAN, de l'Opéra Impér. de St-Petersbourg.
 15. Noces de Jeannette (Cours mon aigle), M^{lle} HEILBRONNER, de l'Op.-Com.
 16. Lakmé, Fantaisie, chanté par MARIO, de l'Opéra-Comique.
 17. Le Frère aux Clous (Les Rendez-vous), duo, chanté par M^{lle} HEILBRONNER et M^{lle} MEGATI, de l'Opéra-Comique.
 18. Mignon (Duo des Hirondelles), par VALANDRI et NIVETTE, de l'Opéra.
 19. Le Chalet (Vallons de l'Helvétie), par BELHOMME, de l'Opéra-Comique.
 20. Burout (C'est connu dans Saint-Malo), p^r ELVAL, du Th. Royal de La Haye.
 21. La Petite Mariée (Le jour où tu te marieras), par RIGAUD, de l'Op.-Com.
 22. La Fauvette du Temple (duo des Chameliers), par M^{lle} HEILBRONNER et GASSEND, de l'Opéra de Nice.
 23. La Mascotte (Ces envoyés du Paradis), chanté par RIGAUD, de l'Op.-Com.
 24. Le Grand Mogol (Air du Charlatan), p^r ELVAL, du Th. Royal de La Haye.
 25. La Veuve Joyeuse (Valse), chanté par RIGAUD, de l'Opéra-Comique.
 26. Pauvres Fous, par ROLLAND, de l'Op.
 27. Si j'étais vous et consentez, Madame, chanté par M^{lle} MEGATI.
 28. Ma Normandie, chanté par M^{lle} MEGATI, de l'Opéra-Comique.
 29. Ah ! si les fleurs avaient des yeux, chanté par F. MARY.
 30. Le Réve passé, chanté par ELVAL.
 31. La Voix des Chênes, chanté par NUCLELLY, de l'Opéra.
 32. Amour Napolitain, par K. DITAN.
 33. Révisions, chanté par JACQUIN.
 34. Vous êtes Jolie, de DUMAS, chanté par VIENNÉ, de l'Opéra-Comique.
 35. A Dame Jolie, chanté par GALAND, de l'Opéra-Comique.
 36. Chanson d'hiver, chanté par RIGAUD, de l'Opéra-Comique.
 37. Le Cor de Flegier, p^r NIVETTE, de l'Op.
 38. Vieux Fou (avec cloches), chanté p^r ELVAL, du Th. Royal de La Haye.
 39. Il suffit d'un froufrou, par JACQUIN, de l'Opéra-Comique.
 40. La Chanson des Bœufs d'Or, chanté par MEGATI, de l'Opéra-Comique.
 41. Je veux la voir, chanté par VALLEZ.
 42. Chant de Berger, chanté par BERGERET, de l'Alhambra.
 43. Je vous aime d'amour, par MARY.
 44. Le Credo du Paysan, chanté par NUCLELLY, de l'Opéra.
 45. La Gitana (chanson espagnole), par ELVAL, du Th. Royal de La Haye.
 46. Le Passeur du Printemps, chanté par M^{lle} MEGATI.
 47. Étoile d'Amour, chanté p^r VIENNÉ, de l'Opéra-Comique.
 48. Rêve de Courtisane, chanté par F. MARY, des Concerts Parisiens.
 49. Tyrolienne Jolie (Tyrolienne), chanté par CHARLESKY, de l'Alhambra.
 50. Marius à Paris, chanté par BERGERET, de l'Alhambra.

ROMANCES — CHANSONNETTES GRANDS AIRS

ORCHESTRES

Tous exécutés par la Musique de la Garde Républicaine.

N^o 51 à 79. DANSES. — 3 Valses, 1 Polka, 4 Mazurkas, 4 Scottisch, 1 Quadrille, 1 Pas de Quatre, etc.

N^o 80 à 88. SOLL. — Violon, Pisto, Flûte, Ocarina, Hautbois, Mandoline, Xylophone, Cor de Chasse, Clarinette.

N^o 89 à 100. DIVERS. — 4 Fantaisies, Une Ouverture, 2 Pas redoublés, 3 Marches, 2 Orchestres tziganes.

Achetez cette Collection formidable, majestueuse et sublime de 100 MORCEAUX, sur grands disques "IDÉAL", série d'art, de 30 cm de diamètre, pour le prix seul des disques : 50 doubles disques à 4 francs net, soit 200 francs, payables avec 29 Mois de Crédit, à raison de 7 francs par Mois (4 francs le dernier mois).

L'appareil, qui se vend 80 fr. partout, est donné pour rien. N'hésitez pas ! Les nouveaux disques "IDÉAL", Série d'art, sont enregistrés directement, ce qui est la dernière perfection. N'achetez plus les disques obtenus par duplication mécanique d'après de vieux enregistrements sur cylindres !

COMPAREZ et JUGEZ !! Collection formidable et sublime de 100 Morceaux

29 MOIS DE CRÉDIT

C'est-à-dire que nous fournissons immédiatement et sans aucun paiement préalable l'appareil et la collection des 100 morceaux, sur grands disques 30 cm. le tout au grand complet, et que l'acheteur ne paie que 7 francs par Mois, jusqu'à complète libération du prix total 200 francs.

Nous Vendons en confiance. Rien à Payer d'avance.

L'appareil et les disques sont garantis tels qu'ils sont annoncés, ils peuvent être rendus dans les huit jours qui suivent la réception s'ils ne conviennent pas.

GIRARD & BOITTE *, O I., à PARIS Seuls Concessionnaires pour la Vente à termes des PHONOGRAPHS et DISQUES "IDÉAL"

17 BULLETIN DE SOUSCRIPTION Je soussigné déclare acheter à MM. GIRARD & BOITTE, à Paris, la Collection des 100 morceaux choisis sur grands disques IDEAL double face de 30 cm. avec l'appareil complet donné gratuitement, aux conditions énoncées, c'est-à-dire par paiements mensuels de 7 fr., jusqu'à complète liquidation de la somme de 200 francs, prix total (dernier versement 4 francs).

Fait à _____, le _____ 191__

Nom et Prénoms _____

Profession ou Qualité _____

Domicile _____

Département _____

Gare _____

SIGNATURE : _____

Prière de bien indiquer la qualité ou profession. Prière de remplir le présent bulletin de dé et l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de

GIRARD & BOITTE *, O I., 46, Rue de l'Echiquier, PARIS (X^e arr.)

UN MONSIEUR offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infallible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert, et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

Bruits d'Oreille

Brochure envoyée gratis par M. BIENFAIT, Pharmacien, Rue MERCIÈRE, LYON.

INFAILLIBLE et SERIEUX

Pour soumettre, même à distance, une personne au curio de votre volonté, demandez à J. STEFAN, Boulev. St-Marcel, 72, Paris, son livre Forces Inconnues. GRATIS

APIL

détruit pour toujours la racine des POILS et duvets, sans douleur en 15 J. Repousse Imposs. Niolet, chimis.-parfumeur, envoi discret, notice, catalog. et un échant. 2 fr. Amelot, Paris

Constipés, Dyspeptiques, Intoxiqués

Guérissez-vous en faisant usage de la TISANE BONNARD LAXATIVE ANTISEPTIQUE. 0,75 c. LA BOITE. — 46, Rue des Amandiers, PARIS.

PUISSANCE

et Autorité sur tous individus. On obtient obéissance et exécution des ordres de près comme de loit. Brochure Gratis. Ec. à Tenor, 90, rue des Boulets, Paris.

J'ENVOIE

Discretément Catalogue, Articles spéciaux, usage intime, Hommes, Dames et six beaux échantillons pour 1 franc. Envoi recom. 45 cent. EN PLUS, M^{lle} L. BADOR, 19, rue Richat, Paris.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro la sixième série de notre concours : CORRESPONDANT DE GUERRE AUX BALKANS

Pour les annonces, s'adresser à L'AGENCE PARISIENNE DE PUBLICITÉ 16, rue Drouot — PARIS

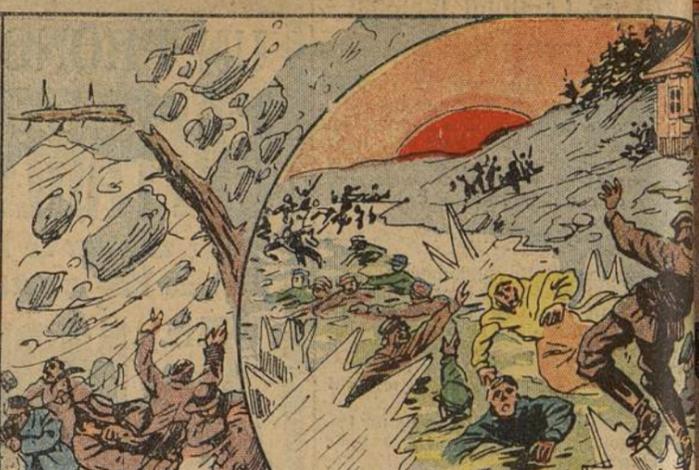
EN VENTE PARTOUT



UN HOMME EN BOUILLIE. — Dans une usine d'efflochage, un ouvrier eut le bras saisi par le rouleau garni de pointes d'une efflocheuse. Le bras, puis l'épaule, la tête et la partie supérieure du thorax furent entraînés par le rouleau, tournant à 800 tours, et réduits en une informe bouillie.
VIENNE.



SUICIDE D'UNE JEUNE FILLE. — Désolée de la mort de son ami, une jeune fille de quinze ans est montée en haut d'un pylône de 15 mètres et s'est couchée sur les fils électriques. Ses vêtements prirent feu et elle fut carbonisée. La malheureuse a été retrouvée à terre, le ventre ouvert et une ambe sectionnée.
ARRAS.



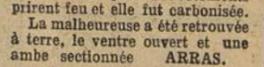
SOUS LA GLACE. — Le simulacre d'un combat auquel se livrent, sur la glace, à l'Épiphanie, les habitants de la ville d'Orschel, né en une catastrophe. La couche de glace s'est rompue et deux cents personnes furent précipitées dans l'eau. Un grand nombre d'entre elles se sont noyées.
RUSSIE.



ENGLOUTIS PAR UN TORRENT. — Une caravane de pèlerins indiens a été engloutie pendant la nuit à Elhambra par un torrent descendu des montagnes. Trois cent cinquante pèlerins environ ont été noyés.
ARABIE.



CHUTE DE CHEVAL. — La femme d'un capitaine de dragons en retraite faisait une promenade à cheval, sur la route de la Bonne-Dame. Soudain sa monture buta et elle fut précipitée à terre. L'amazone, qui avait perdu connaissance, fut transportée chez elle en automobile. Son état a été jugé très grave.
FONTAINEBLEAU.



LE JEU FATAL. — Au moment de déjeuner, un négociant en vins s'apercevait de l'absence de son fils, âgé de 14 ans. On fit des recherches dans le jardin et on vit le malheureux enfant accroché à la corde d'une balançoire. En jouant, il avait été étranglé par la corde.
LORIENT.



EMPORTÉS PAR UNE AVALANCHE. — Sept ouvriers italiens qui travaillaient à la construction d'un tunnel, se dirigeaient vers Allemont. Le groupe fut surpris par une avalanche de neige. Deux d'entre eux sont demeurés ensevelis. Les cinq autres ont pu être retirés vivants.
GRENOBLE.



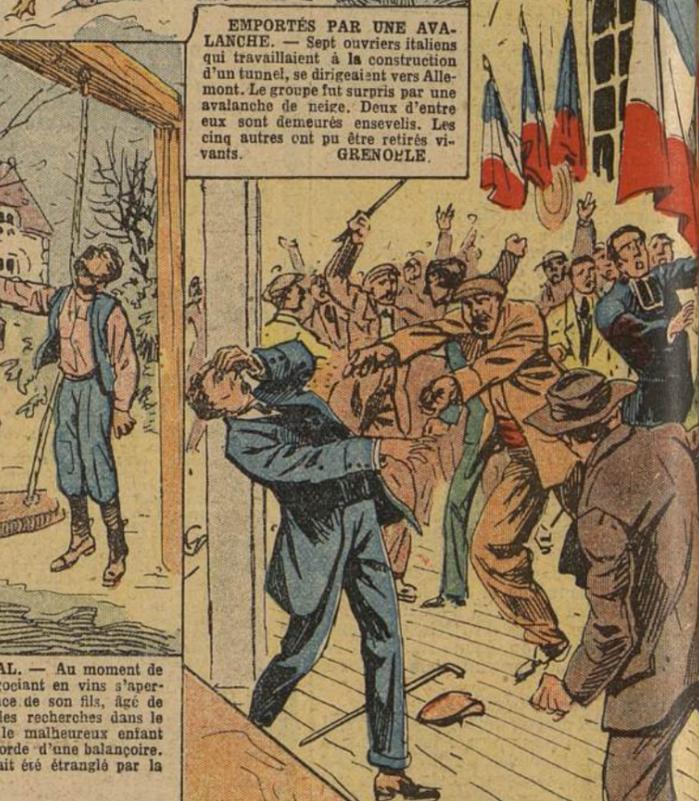
LA FOLIE. — Un maître-tailleur, devenu subitement fou, entra dans un café et se mit à tirer des coups de fusil. Quatre personnes furent atteintes et deux d'entre elles grièvement blessées. Le fou se barricada ensuite dans sa maison, où il fut arrêté par la police, aidée de plusieurs citoyens.
SUISSE.



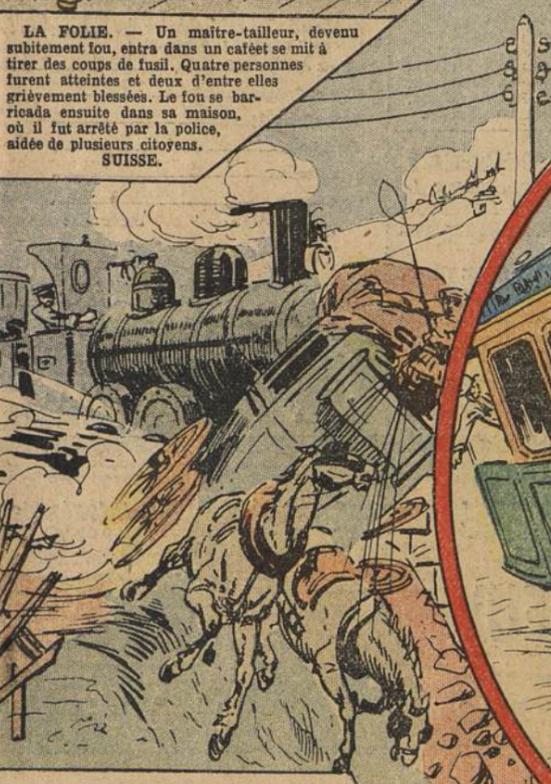
CHUTE DE CHEVAL. — La femme d'un capitaine de dragons en retraite faisait une promenade à cheval, sur la route de la Bonne-Dame. Soudain sa monture buta et elle fut précipitée à terre. L'amazone, qui avait perdu connaissance, fut transportée chez elle en automobile. Son état a été jugé très grave.
FONTAINEBLEAU.



LE JEU FATAL. — Au moment de déjeuner, un négociant en vins s'apercevait de l'absence de son fils, âgé de 14 ans. On fit des recherches dans le jardin et on vit le malheureux enfant accroché à la corde d'une balançoire. En jouant, il avait été étranglé par la corde.
LORIENT.



UNE CONFÉRENCE TROUBLÉE. — Une conférence sur « La France Victorieuse » jouaient dans une sablière, à Forest, en Belgique, lorsqu'ils furent ensevelis sous un mouvement de sable. Sept purent être rapidement dégagés, mais trois autres sont morts étouffés.
BELGIQUE.



DILIGENCE TAMPONNÉE. — Le train de Villemer à Toulouse a pris en écharpe la diligence de Montberon à Toulouse. La voiture fut précipitée dans un pré. Les neuf voyageurs et le cocher furent assez sérieusement contusionnés.
TOULOUSE.



LES DANGERS DE L'AUTOBUS. — A l'angle des rues de Vaugirard et Garancière, un autobus Saint-Augustin-place de la Contrescarpe dérapa. Deux passants n'eurent pas le temps de se garer et furent sérieusement blessés. L'un d'eux a succombé.
PARIS.



UN ÉBOULEMENT. — Une dizaine de personnes jouaient dans une sablière, à Forest, en Belgique, lorsqu'ils furent ensevelis sous un mouvement de sable. Sept purent être rapidement dégagés, mais trois autres sont morts étouffés.
BELGIQUE.